

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

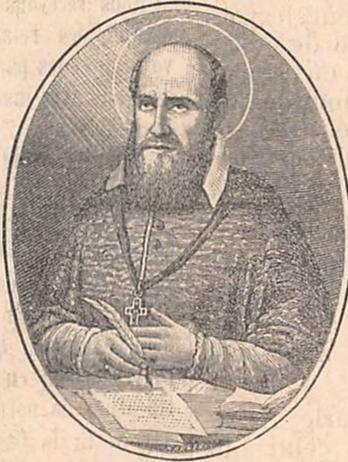
(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant).

SOMMAIRE.

DEUX BONNES NOUVELLES. Avis importants.
Grâces attribuées à l'intercession de Don Bosco.
LETTRE DE DON RUA AUX Coopérateurs Salésiens.
NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES — I. Patagonie. *Apostolat des Filles de Marie Auxiliatrice.* — II. Voyage des Missionnaires Salésiens de la Colombie et de l'Équateur. *Mort édifiante d'un Missionnaire.*
Les Salésiens à Dinan.
Grâces de Marie Auxiliatrice.
Bibliographie.
Coopérateurs défunts.

Nous comptons donner ce mois-ci le beau dessin de nouveaux ateliers dont la charité de nos bienfaiteurs de Marseille et de la Provence va doter l'Oratoire St.-Léon. Le cliché nous arrive trop tard. C'est donc au numéro de Février — bien près de paraître — que nous renvoyons nos lecteurs, et pour cette magnifique illustration et pour l'article qui a mission de la commenter.

DEUX BONNES NOUVELLES

Avis importants.

I.

Nos chers Coopérateurs et Coopératrices recevront certainement avec bonheur les nouvelles suivantes.

Le 8 Mai 1890, NN. SS. les Évêques des deux provinces ecclésiastiques de Turin et de Verceil étaient réunis en assemblée à Turin, sous la présidence de notre vénéré archevêque, S. É. le Cardinal Alimonda.

Son Éminence dit aux Prélats avoir l'intention de commencer prochainement le procès ordinaire touchant la vie, les vertus et miracles du Serviteur de Dieu, Don Jean Bosco, notre vénéré Fondateur, afin de préparer ainsi l'introduction en cour de Rome, de la cause de béatification de notre bien-aimé Père.

L'assemblée donna, à l'unanimité, un avis favorable; et le 4 Juin suivant, Son Éminence commençait, dans la forme canonique, le procès pour l'introduction de la cause de Don Bosco.

Le Tribunal ecclésiastique constitué par Son Éminence poursuit sa mission ; plusieurs séances ont déjà eu lieu.

D'autre part, Don Rua, Supérieur général de notre Pieuse Société, a confié à l'un des plus anciens enfants de Don Bosco, son secrétaire et confident, le soin de composer une vie complète de notre bien-aimé Père et de réunir, en conséquence, les documents utiles pour mener à bonne fin ce travail si délicat et si souvent réclamé par les amis de nos Œuvres.

II.

Nous nous permettons de donner aux personnes qui auraient eu quelques relations directes ou indirectes avec Don Bosco et qui portent intérêt à sa mémoire, les avis suivants :

1° Prier et faire prier Marie Auxiliatrice afin que la cause de celui qui fut ici-bas le fidèle serviteur de cette bonne Mère, réussisse selon qu'il importe à la gloire de Dieu.

2° Faire parvenir au plus tôt — sous forme de récit suivi *ou de notes détachées* — tout ce qu'ils peuvent se rappeler intéressant la cause ou la vie du Serviteur de Dieu. Un fait, une anecdote, une parole, un trait etc. etc., pourvu que l'on soit, bien entendu, fidèle à la plus rigoureuse exactitude, seront reçus avec reconnaissance.

Nul n'ignore ce qu'un nom propre, une date, un détail en soi insignifiant, peuvent parfois jeter de lumière sur un fait et ajouter d'autorité à un récit.

3° Envoyer l'original (qui sera rendu) ou la copie de lettres, billets, manuscrits dictés ou écrits en entier ou en partie, ou seulement signés par notre vénéré Père.

4° Communiquer les écrits, imprimés ou manuscrits, dans lesquels des personnes ont parlé, d'une manière privée, ou publique, du Serviteur de Dieu et de ses Œuvres: brochures, opuscules, compte-rendus, articles de journaux ou de revues, en quelque langue que ce soit.....

Adresser les communications — toujours signées — à Don Lemoyne, 32, *rue Cottolengo*,

TURIN (Italie).

GRÂCES

attribuées à l'intercession de Don Bosco

Nous recevons en quantité de plus en plus considérable des relations de grâces que l'on assure avoir obtenues par l'intercession de D. BOSCO. On nous demande avec insistance de les publier dans le **Bulletin**.

Voici la seule réponse qu'il nous soit possible de faire à nos correspondants.

Toutes les personnes qui croient avoir été exaucées en intéressant DON BOSCO à leurs demandes, peuvent écrire le récit de ces faveurs et nous l'adresser.

Nous leur en serons très reconnaissants, étant donné, surtout, que le procès ordinaire pour obtenir l'introduction en Cour de Rome de la cause de béatification de notre bien-aimé Père, a été commencé par S. É. le Cardinal Alimonda.

Quant à publier ces relations ayant trait au crédit surnaturel de DON BOSCO, nous ne le pouvons point pour le moment.

Ajoutons que les relations de cette nature revêtiraient le caractère de documents précieux, si elles étaient appuyées de témoignages autorisés et, en particulier, de ceux des médecins, s'il s'agissait de guérisons. Dans tous les cas, ne jamais négliger d'obtenir, pour les attestations de ces grâces, le **visa** de l'autorité ecclésiastique, paroissiale ou épiscopale.

LETTRE

DE

DON MICHEL RUA

aux Coopérateurs Salésiens

CHERS ET GÉNÉREUX COOPÉRATEURS,

La Circulaire que je vous ai adressée le 8 décembre dernier, pour implorer le secours de votre charité en faveur de la prochaine expédition de Missionnaires Salésiens dans l'Amérique du Sud, pourrait me dispenser de vous écrire la présente lettre: je préfère me conformer à l'usage introduit par notre vénéré Don Bosco, et venir de nouveau vous trouver au début de cette année. J'ai, en effet, le double devoir de mettre sous vos yeux les Œuvres

principales accomplies par notre Pieuse Société durant l'année dernière, et de vous signaler celles qui me semblent dignes d'être recommandées à votre bienveillance pour l'année où nous entrons. D'ailleurs, m'acquitter de ce double devoir, c'est procurer à mon cœur une vraie consolation. Il m'est doux de m'entretenir, au moins par écrit, avec des personnes aussi bonnes que vous l'êtes pour les fils de Don Bosco; d'autre part, je suis sûr de vous faire plaisir en vous rappelant à quelles Œuvres vous prêtez l'appui de vos générosités: le désir de les aider toujours plus efficacement grandira encore en vous, parce qu'il y va de la plus grande gloire de Dieu et du bien spirituel et temporel de nos frères.

Mais d'abord élevons à Dieu nos cœurs dans un sentiment de vive reconnaissance, pour tous les bienfaits dont il nous a comblés au cours de l'année qui vient de finir; remercions surtout sa paternelle Bonté de nous avoir conservé la vie, alors qu'un mal étrange, auquel ont succombé près de 1300 Coopérateurs et Coopératrices, portait l'affliction sur presque tous les points du globe. Nous avons déjà fait des prières spéciales pour les âmes de nos bienfaiteurs défunts; je demande toutefois à chacun de vous de réciter à leur intention un *Requiem* en signe de charité et de sincère affection. L'année qui commence verra plusieurs centaines d'entre nous entrer dans leur éternité: à leur tour, ils recevront la pieuse assistance que je sollicite pour nos frères rappelés à Dieu.

Voici maintenant une vue d'ensemble des principales Œuvres auxquelles, avec l'aide de Dieu et grâce à votre charitable coopération, les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice ont consacré leurs forces et leur zèle; vous verrez que nos labeurs ont été bénis.

Œuvres accomplies en 1890.

L'année qui s'achève a vu quelques désastres financiers assez considérables. Plusieurs nations en ont souffert: c'est dire que nombre de nos Coopérateurs, dans une proportion variable, sans doute, mais néanmoins sensible, ont subi des pertes pécuniaires. Et cependant, que d'entreprises saintes n'avons-nous pas menées à bonne fin!

Remercions la divine Providence de

cette charité que l'épreuve n'a pu rendre moins féconde.

Pour ordonner avec plus de clarté ce que j'ai à vous dire, je vous parlerai d'abord de l'Europe, puis de l'Amérique du Sud.

EUROPE.

Italie.

En Italie, nous avons ouvert une Maison à Macerata. Cette pieuse et illustre cité compte un nombre considérable de Coopérateurs et de Coopératrices; au prix de sacrifices importants, ils ont acheté un vaste terrain sur lequel ils ont construit, entièrement à leurs frais, un local où les Salésiens pourront recevoir, à titre d'internes, une centaine d'enfants. Nous nous sommes installés à Macerata le 4 novembre dernier. Sans tarder, nous avons mis la main à l'œuvre, en inaugurant l'internat et le Patronage du dimanche; ce dernier est fréquenté par plusieurs centaines d'enfants. La population, imitant l'exemple de son vénérable Évêque et de son excellent clergé, nous a fait le plus chaleureux accueil.

Une autre Maison, récemment établie à Trino, diocèse de Verceil, mérite aussi d'être signalée. Un bon et généreux ecclésiastique, dignitaire de l'insigne Collégiale de Trino, M. le chanoine Antoine Montaralo, a consacré son patrimoine et les offrandes de plusieurs personnes charitables de la paroisse, à l'érection d'une belle église au Sacré-Cœur de Jésus; auprès de l'édifice s'élève une modeste habitation; enfin un système de galeries et des cours très spacieuses complètent cette installation, née d'une pensée de zèle.

Le digne chanoine a voulu céder aux Salésiens et l'église et les dépendances, à charge par eux d'y fonder un Patronage du dimanche. Et le 19 octobre dernier a eu lieu l'inauguration solennelle de ce Patronage qui procure tous les dimanches à 600 enfants, avec le bienfait du catéchisme et de la parole de Dieu, les délassements honnêtes d'une récréation chrétienne. Le digne curé de la paroisse se réjouit de voir ainsi assurée l'instruction religieuse et la moralité de la portion choisie du troupeau important confié à ses soins; et les familles, comme aussi tous les gens de bien, partagent cette joie du pasteur, à la pensée de l'immense avantage que la ville entière retirera de cette institution.

A Catane, nous avons pu achever la construction de l'Orphelinat que l'année dernière je recommandais si chaudement à la charité de nos Coopérateurs et Coopératrices de la Sicile. Situé dans une position très salubre, l'édifice en question offre toutes les garanties désirables de solidité; la sage distribution et les dimensions des pièces permettront d'admettre 200 orphelins.

L'internat fonctionne; on y a reçu quelques enfants choisis parmi les plus abandonnés; ils y reçoivent une instruction professionnelle en rapport avec les exigences locales et de nature à leur fournir un gagne-pain assuré.

Une dette de plusieurs milliers de francs est encore à solder; mais j'ai la confiance qu'au pied de l'Etna la charité est loin d'être épuisée, et que nos bienfaiteurs de Catane ne me laisseront pas en peine d'éteindre complètement une dette contractée en faveur de la chère jeunesse de la seconde cité de la Sicile.

En décembre dernier, nous avons pu répondre à un vif désir que nourrissait depuis plusieurs années M^{sr} l'Évêque de Fossano. Grâce au concours efficace et à la bienveillance toute paternelle du vénéré Prélat, le 11 décembre, nous avons pris, dans sa ville épiscopale, la direction d'une Maison d'éducation et d'un Patronage du dimanche en faveur des enfants de toutes les paroisses de la ville. Nous avons lieu d'espérer que cette œuvre donnera des résultats sérieux et durables, et servira les intérêts religieux et moraux du diocèse béni qui est saintement fier du sanctuaire de N.-D. de la Providence, et où les bienheureux Oddin Barotti et Juvénal Ancina ont vu le jour.

France.

En France, nous avons eu la satisfaction d'ouvrir dans l'Ouest, à Dinan, une Maison où les enfants plus dignes d'intérêt au double point de vue spirituel et temporel, pourront, grâce à l'apprentissage d'un métier ou à l'étude, se mettre en état de gagner honorablement leur vie. Cette fondation, qui a dû être suspendue durant plusieurs années, a rencontré plus d'un obstacle: le zèle persévérant de quelques ecclésiastiques distingués et la charité de nos Coopérateurs et Coopératrices de la ville ont enfin réussi à lever toutes les difficultés.

A peu près à l'époque où commençait

l'Œuvre Salésienne à Dinan, nous avons pris possession d'une autre maison avec terrain annexe à Ruitz, près Béthune, au diocèse d'Arras. Un de nos bons Coopérateurs de la région du Nord a cédé ce domaine afin que nous y installions un Orphelinat agricole en faveur des enfants pauvres des campagnes.

Ruitz n'est pas loin de Lille, où notre École professionnelle de la rue Notre-Dame a pris, l'année dernière, un accroissement considérable. En effet, pour donner suite aux demandes d'admission qui se produisaient toujours plus nombreuses, nous avons acheté un vaste local contigu à la Maison déjà existante. Cette acquisition a nécessité une dépense de plus de 60,000 frs., à solder en entier dans un délai assez rapproché. Les aumônes de nos Coopérateurs de France, qui comptent parmi les plus généreux, mais surtout le concours de nos amis du Nord, nous permettront de faire face à cette lourde échéance.

A Marseille, l'Oratoire Saint-Léon était encore sans imprimerie; nous avons pu créer ce nouvel atelier où plusieurs enfants apprennent à fond un métier qui, de nos jours, est presque une carrière. L'Oratoire St - Léon pourra maintenant prendre une part de plus en plus active à la diffusion de la presse saine et religieuse à bon marché.

A Paris, notre Maison de Ménilmontant vient d'acheter, à un prix élevé, un lot de terrain qui permettra d'agrandir l'Oratoire; n'oublions pas que plusieurs centaines de pauvres enfants viennent frapper à la porte; mais où les mettre? Il faut bien se résigner à les laisser vagabonder, en attendant que la Providence nous envoie les moyens de les recueillir.

Angleterre.

A Londres, bien que notre Maison soit située dans un quartier nécessaire et, comme tel, hors d'état de nous aider, nous avons agrandi les écoles déjà existantes et ajouté aux classes mixtes pour le premier âge, des classes séparées pour les garçons. De plus, nous avons clos par un mur d'enceinte le terrain adjacent à l'église, de façon à pouvoir y installer un Patronage de garçons; enfin l'acquisition d'une modeste maisonnette nous a permis d'avoir le presbytère tout près de l'église. Grâce à cet ensemble d'œuvres et à ces améliorations, les Salésiens ont

eu la joie d'attirer à la foi romaine bon nombre de protestants.

Espagne.

Les Coopérateurs et Coopératrices de la catholique Espagne ne se sont point laissés distancer par ceux des autres nations. Grâce à leur charité et surtout grâce à la générosité d'une bienfaitrice, appelée à bon droit la mère des pauvres, nous avons ouvert à Barcelone une nouvelle Maison sous le vocable de St.-Joseph. Les classes que l'on y a installées sont fréquentées, durant le jour et dans la soirée, par de nombreux élèves; et le Patronage se remplit, tous les dimanches, de centaines d'enfants.

AMÉRIQUE DU SUD.

Les Œuvres que nous avons pu accomplir dans l'Amérique du Sud, le développement qu'ont pris les Missions et la fondation de nouvelles Maisons sont une preuve éclatante de la spéciale protection que Dieu nous accorde; en effet, les sommes employées à ces Œuvres, les difficultés surmontées et les résultats obtenus sont hors de proportion avec l'industrie et l'activité ordinaires de l'homme.

En premier lieu, je dois vous apprendre que sur le désir de Léon XIII, le sage et zélé Pontife qui gouverne l'Église, nous avons ouvert une École professionnelle à Bogota, capitale de la République de Colombie.

Dès les premiers mois, les locaux sont devenus insuffisants et l'on a dû en préparer d'autres pouvant abriter plusieurs centaines d'enfants. Tout en apprenant un métier, ils reçoivent une solide instruction religieuse et une formation morale foncièrement catholique; ils deviendront ainsi du même coup bons chrétiens et honnêtes citoyens et concourront efficacement au progrès industriel et artistique de cette République. Comment mieux aimer la patrie et la servir plus utilement?

Dans la République Argentine, notons l'établissement d'une Maison à Rosario de Santa Fé, avec classes quotidiennes et Patronage du dimanche; la majeure partie des enfants dont nous nous occupons appartient à des familles italiennes, qui forment l'élément principal de la population de Rosario.

A Buenos-Ayres, une Maison en tout semblable à la précédente a été ouverte au faubourg Barracas, situé au nord de la grande cité. Enfin, sur les vives instances du vénérable et zélé Archevêque de ce vaste diocèse, nous avons pris l'administration de la paroisse de Bahía Blanca, que quatre curés avaient dû abandonner par suite de graves difficultés.

Une nouvelle Maison Salésienne s'est aussi ouverte au Port de Paysandu, dans l'Uruguay. Les adultes ont leur part de l'apostolat des fils de Don Bosco; mais les enfants sont l'objet d'une sollicitude particulière; aussi apprennent-ils de bonne heure à devenir de dignes chrétiens, c'est-à-dire des hommes probes, utiles à eux-mêmes, à leur famille, à la société.

Au Brésil, avec l'aide de personnes dévouées à nos Œuvres, nous avons établi à Lorena une École professionnelle; un grand nombre d'enfants y sont élevés chrétiennement, dans l'amour du travail, avec un sérieux profit pour la moralité publique et, par suite, pour la société à tous ses degrés.

Je ne vous parlerai point de plusieurs autres Œuvres, commencées l'an dernier et qui ont occupé notre activité en même temps qu'elles absorbaient vos offrandes. Je me réserve de vous en entretenir quand nous aurons pu les conduire à terme. Il faut compter parmi ces entreprises en cours d'exécution: l'Orphelinat du Sacré-Cœur à Rome, la décoration de l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, l'Orphelinat de St.-Jean-Berkmans à Liège, l'agrandissement des ateliers de l'Oratoire St.-Léon à Marseille, celui de la Maison de Jésus-Enfant à Sarria-Barcelone et plusieurs autres Œuvres sur lesquelles vous serez pleinement informés en temps opportun.

Si, des Œuvres qui regardent directement les garçons, nous passons à celles qui ont pour but l'éducation chrétienne des petites filles, j'ai également de bien bonnes choses à vous annoncer. Les Sœurs de Marie Auxiliatrice, grâce à votre charité et à votre appui, ont eu la consolation d'étendre leur action bienfaisante dans nos pays et aux Missions.

A Lugo, dans les Romagnes, grâce au puissant concours d'une noble et charitable personne, elles ont ouvert un orphe-

linat pour les petites filles pauvres, des classes primaires et un Patronage très fréquenté.

A S. Giusto Canavese, elles ont pris la direction de la salle d'asile et d'un Patronage du dimanche pour les petites filles; à Magenta, on leur a confié la direction d'un hôpital récemment fondé.

En Sicile, près de Messine, dans la commune d'Ali, elles ont pu installer, dans une maison laissée à cet effet par une charitable Coopératrice, des classes gratuites, un Ouvroir et un Patronage du dimanche; cette fondation est un véritable bienfait; l'église et l'école étant assez éloignés d'Ali, les pauvres petites filles de cette commune grandissaient dans l'ignorance et privées de l'instruction religieuse nécessaire.

A Turin, tout près de l'église de Marie Auxiliatrice, les Sœurs, aidées par des pieuses et généreuses Coopératrices, ont élevé une vaste et gracieuse chapelle, depuis peu livrée au culte. Celle qui existait déjà ne suffisait plus aux besoins toujours croissants du Patronage du dimanche où plusieurs centaines d'enfants et de jeunes filles viennent assister aux offices, au catéchisme et entendre la parole de Dieu, à la messe et aux vêpres.

La Maison-Mère, à Nizza Monferrato, a élevé un corps de bâtiments, afin d'admettre en plus grand nombre les jeunes personnes appelées de Dieu à renoncer aux joies du monde pour servir le Maître et céleste Époux des âmes, dans l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice fondé par Don Bosco.

En France, à Nice et à Marseille, nos religieuses ont commencé un Patronage du dimanche; n'ayant aucun emplacement disponible, elles n'ont pas hésité à réunir quantité d'enfants dans leur étroite résidence, heureuses de procurer ainsi à tant de jeunes filles le bienfait de l'instruction religieuse et de les mettre à l'abri de bien des dangers.

Dans l'Amérique du Sud, les religieuses de Don Bosco ont établi des écoles et des Patronages à Barracas (faubourg de Buenos-Ayres) et à Bahia Blanca, également dans la République Argentine; un ouvroir et un Patronage à Montevideo (Uruguay); enfin un Orphelinat indien pour les petites filles sauvages de l'île Dawson, dans la Terre de Feu.

Toutes ces Œuvres, ajoutées à celles

des années précédentes, élargissent toujours davantage le champ de labours apostoliques où le Seigneur a envoyé les ouvriers Salésiens. Un coup d'œil jeté sur ce champ, chers et généreux Coopérateurs, vous pénétrera de reconnaissance envers la divine Bonté, qui a daigné se servir de nous pour faire un peu de bien aux âmes et travailler à sa plus grande gloire dans les deux mondes; vous pourrez en même temps comprendre que j'aie si souvent recours à votre charité et que je compte si fermement sur votre bienveillance pour tout ce dont nous avons besoin. Plusieurs fois déjà, j'ai eu occasion de l'avouer, et il m'est doux de le redire: après Dieu, c'est à votre généreuse bonté que les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice doivent la naissance, la conservation et le progrès de leurs Œuvres de charité et d'apostolat; et c'est par vous qu'ils espèrent sauver, en nombre toujours plus considérable, les âmes d'enfants.

Œuvres proposées pour 1891.

Il vous est facile de penser quelles Œuvres je viens vous recommander pour l'année où nous entrons. En général, ce sont celles qui existent déjà. Ce sont les Orphelinats, où nous recueillons des milliers d'enfants, qu'il faut nourrir et entretenir durant bien des années, jusqu'au jour où, après avoir terminé leur apprentissage ou leurs études, ils pourront gagner leur pain de chaque jour et se suffire à eux-mêmes; ce sont les Écoles professionnelles modèles, où plusieurs centaines de jeunes gens se perfectionnent dans leur métier pour former à leur tour d'autres orphelins au travail manuel, en Europe et dans l'Amérique du Sud; ce sont les scolasticats et les séminaires de nos Missions, où les futurs Salésiens, nombreux et pleins d'ardeur, consacrent plusieurs années à la littérature, à la philosophie, aux sciences, à la théologie, etc., pour devenir professeurs, prêtres, prédicateurs, confesseurs, missionnaires, en un mot, instruments de salut et de sanctification pour les âmes, dans l'enseignement et dans le saint ministère; ce sont les Missions de l'Amérique du Sud, et surtout celles de la Patagonie, du détroit de Magellan et de la Terre de Feu, où l'éloignement des régions civilisées, le manque de commerce, les crises financières des Républiques voi-

sines, la cherté des vivres, des vêtements, des objets nécessaires au culte, des outils et des instruments aratoires, constituent autant de difficultés à l'action du missionnaire; et c'est nous qui devons fournir, non seulement aux missionnaires et aux religieuses, mais encore à leurs néophytes encore sauvages, à ces derniers les éléments de civilisation, à tous, les choses nécessaires à la vie.

Mais si, d'une manière générale, votre infatigable charité ne doit pas perdre de vue les Œuvres dont je viens de vous parler, elle doit prendre en particulière considération les suivantes, que j'ai à cœur de vous signaler.

Je mets en première ligne l'Internat que nous avons ouvert tout récemment à Londres en faveur des enfants pauvres. Dans cette immense cité de près de cinq millions d'habitants, la capitale du protestantisme d'Angleterre, nous avons une petite Maison et une paroisse; celle-ci, sur une population de 20,000 âmes, compte à peine 2,000 catholiques, presque tous ouvriers assez pauvres. Il est donc impossible que les Salésiens puissent trouver des aumônes en rapport avec les besoins de la paroisse. Nous espérons des temps meilleurs, parce que tous les ans de nombreux hérétiques rentrent dans le sein de la véritable Église; en attendant que la grâce ait fait plus complètement l'œuvre commencée dans les âmes, nous devons considérer cette Maison comme une Mission aux pays infidèles et la soutenir au moyen des offrandes de nos Coopérateurs des pays catholiques. Je recommande donc cette Œuvre de Londres à votre généreuse bonté; j'éprouverais une vraie consolation à pouvoir cette année, grâce à vos offrandes, agrandir le bien modeste Internat dont je vous ai parlé plus haut, afin qu'il puisse recueillir des centaines d'enfants abandonnés; nous les munirons de la vraie foi et les élèverons dans la crainte de Dieu, certains de contribuer ainsi efficacement au bien de l'innombrable jeunesse de la plus grande cité d'Europe.

Le 8 décembre 1891 amènera le cinquantième anniversaire des commencements de l'Œuvre Salésienne. Elle prit naissance, vous le savez, le jour où notre bien-aimé Don Bosco gagna le cœur de son premier enfant qui devint la pierre

angulaire des Patronages du dimanche, des Orphelinats et de la Pieuse Société de S. François de Sales, chargée de perpétuer les Œuvres de notre vénéré Fondateur.

J'ai l'intention de célébrer ce cher événement par l'inauguration solennelle de l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, église que l'on est occupé à embellir, à peindre et à décorer. Dans ma pensée et dans la vôtre, cette transformation du sanctuaire de la Madone du Valdoceo est un hommage à la mémoire bénie de Don Bosco. Cette pieuse entreprise est assurée du succès, pourvu que votre amour pour la Très Sainte Vierge et la bienveillante estime dont vous honoriez son fidèle serviteur Don Bosco, continuent à vous inspirer de me faire tenir vos offrandes: si elles venaient à me manquer, je serais contraint de ralentir les travaux en cours d'exécution.

L'année dernière je recommandais à votre charité l'Orphelinat du Sacré-Cœur à Rome en vous indiquant par un mot, en passant, le moyen le plus convenable pour recueillir des aumônes au profit de cet Orphelinat. Ce moyen, je vous l'ai fait connaître en détail, en vous expliquant la nature, l'organisation et les avantages de l'*Œuvre Pie du Sacré-Cœur de Jésus*. Il s'agissait, vous le savez, de faire une aumône d'un franc une fois donné pour fonder six messes quotidiennes à perpétuité, aux intentions des bienfaiteurs; vous avez accueilli favorablement ma demande et secondé mes désirs avec un louable empressement. Grâce à vos souscriptions personnelles et aux offrandes que vous avez obtenues d'autres fidèles, nous avons pu faire face aux premières dépenses; les constructions sont déjà sorties de terre. J'ai des raisons d'espérer que votre charité et celle de tous les bons chrétiens non encore Coopérateurs m'aideront à achever l'Orphelinat du Sacré-Cœur. Les besoins spéciaux des temps malheureux ou nous vivons rendent cette Œuvre souverainement nécessaire, pour le salut de centaines de pauvres enfants dont les sectes impies ruinent la foi et corrompent les mœurs, dans la capitale même du monde catholique et sous les yeux du plus aimant des pères, du Vicaire de Jésus-Christ. Je le sais, les paroles: *Jeunesse, Rome, Cœur de Jésus* me tiendront lieu

auprès de vous de toute autre recommandation; et j'ai la ferme conviction que cette année surtout, elles exciteront de la manière la plus efficace votre généreuse charité.

Une récompense désirée que Dieu accorde en ce monde aux personnes charitables.

Après vous avoir exposé tout ce qui précède, mon but est atteint; il ne me reste plus qu'à tirer la conclusion. Je vaudrais donc vous laisser, à titre de souvenir, une pensée qui vous excitât à faire prospérer, non seulement les Œuvres dont je vous ai parlé, mais encore toutes celles qui regardent la religion et vivent de la charité des fidèles. Je laisse de côté l'obligation où nous sommes tous de procurer, dans la mesure de nos forces, la gloire de Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur et notre Père; je ne vous rappellerai point que la nature et la grâce nous disent avec une irrésistible autorité de secourir nos semblables et nos frères dans la foi; je passe également sous silence les devoirs que nous impose notre qualité d'hommes vivant en société: le premier de tous n'est-il pas de donner à la société de sages citoyens, en formant de bons chrétiens parmi les jeunes générations? Sans m'arrêter donc à aucune de ces considérations, cependant si puissantes, je me contente de mettre en relief une des récompenses plus chères au cœur de l'homme; or, cette récompense, Dieu l'accorde en ce monde aux personnes qui pratiquent l'exercice de la charité.

Une longue vie est un don et une grâce que l'estime générale met au rang des faveurs temporelles les plus précieuses; nous y aspirons par nature et souvent Dieu lui-même nous exauce en ce point, si nous opérons le bien, tandis qu'il abrège nos jours si nous l'offensons.

Or, parmi ceux à qui le Seigneur accorde une longue vie, à titre de récompense en ce monde, la Sainte Écriture compte les personnes charitables. Deux exemples magnifiques méritent surtout d'être rappelés en quelques mots.

Le saint homme Job, ce modèle admirable de patience, s'était fait *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le défenseur de l'opprimé, le consolateur de l'affligé, le soutien des veuves, le père des orphelins*. Or, en retour de cette charité envers les malheureux, le

Seigneur, après avoir éprouvé son serviteur dans le creuset de la tribulation, le fit rentrer en grâce auprès de ses parents, amis et connaissances, lui rendit le double des biens dont la permission divine l'avait privé, et, par surcroît, lui accorda une très longue vie. On ne peut lire sans émotion ce que le Saint-Esprit a dicté pour dépeindre la nouvelle prospérité du saint homme Job, si plein de charité pour ses frères: « *Et tous ses parents de l'un et de l'autre sexe, dit le texte sacré, allèrent le retrouver avec tous ceux qui l'avaient connu avant son épreuve... et chacun d'eux lui donna une brebis et un pendant d'oreille d'or. Et le Seigneur le bénit en dernier bien plus qu'avant... Après cela Job vécut cent quarante ans et vit ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération et il mourut à un âge avancé et plein de jours* (1).

L'Histoire Sainte nous fournit un autre exemple de l'aumône sous toutes ses formes récompensée dès ce monde, en la personne des deux Tobie, le père et le fils; ces saints personnages sont deux grandes figures de la charité, au milieu de tant d'autres qui resplendissent dans l'Ancien Testament. Le père faisait aux pauvres de larges aumônes, nourrissait les affamés, donnait des vêtements à ceux qui étaient nus, et, aux jours de la persécution, ensevelissait les morts, même au péril de sa vie. Parmi les admirables enseignements dont il voulut munir son fils, nous lisons ces recommandations:

« Fais l'aumône de ton bien, et ne dé-
» tourne ta face d'aucun pauvre; car il
» arrivera ainsi que la face du Seigneur
» ne se détournera pas non plus de toi.
» Comme tu le pourras, ainsi sois mi-
» séricordieux.

« Si tu as beaucoup, donne abondam-
» ment; si tu as peu, même de ce peu,
» aie soin de donner de bon cœur.

« Car tu t'amasseras *ainsi* le trésor
» d'une bonne récompense au jour de la
» nécessité.

« Parce que l'aumône délivre de tout
» péché et de la mort, et qu'elle ne lais-
» sera point l'âme aller dans les ténèbres.

« L'aumône sera le *sujet* d'une grande
» confiance devant le Dieu très-haut,
» pour tous ceux qui la font.

« Mange ton pain avec les pauvres et

(1) JOB. XXIX, XLII.

» avec les indigents, et de tes vêtements
» couvrir ceux qui sont nus. (1) »

C'est ainsi que parlait cet excellent père; et nous savons que son fils accueillit avec respect ces pieux avis et les pratiqua fidèlement. Et quelle fut la récompense accordée par Dieu dès ce monde aux deux Tobie pour leur extraordinaire charité? En première ligne, pour ce qui est du père, la profonde estime de tous et une grande réputation auprès du roi lui-même; puis une fortune immense, qui le met à même de prêter sans intérêts, comme pour Gabelus par exemple, à qui il fit l'avance de 10 talents d'argent, c'est à dire environ 60,000 francs de notre monnaie; de plus, quand l'épreuve vient fondre sur lui, un ange descend du ciel pour lui prêter secours; le fils fait un mariage où l'on voit toutes les bénédictions; le père recouvre la vue d'une manière miraculeuse, après être resté aveugle durant quatre ans; enfin, après cette délivrance, nous voyons Tobie comblé d'une série de grâces durant quarante deux ans et, arrivé à cent deux ans, faire une mort enviable, la mort des prédestinés. L'Esprit-Saint nous dit de lui: « *Et le reste de sa vie il le passa dans la joie, et, moyennant un grand progrès dans la crainte de Dieu, il mourut en paix.* »

Son fils, appelé Tobie comme son père et comme lui rempli de compassion et de charité envers le prochain, hérita des mêmes bénédictions. En effet, après avoir narré la vie de ce digne fils d'un saint, le Livre Sacré s'exprime en ces termes: « *Il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Ayant vécu quatre-vingt dix-neuf ans, il mourut dans la crainte de Dieu, on l'ensevelit avec la joie que porte avec elle la mort des amis de Dieu; c'est que les funérailles d'un saint sont une fête et un triomphe.* » Et ces bénédictions ne furent point restreintes aux deux charitables patriarches; elles se répandirent sur leur postérité, au témoignage de l'Esprit-Saint lui-même, qui fait dire à l'écrivain sacré, à la fin du livre de Tobie: « *Or toute sa parenté et tous ses descendants persévérèrent dans une vie et dans des œuvres saintes, au point qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes et de tous les habitants du pays.* »

Je pourrais vous apporter d'autres exemples du même genre et tous très

éloquents; la Sainte Bible, l'Histoire ecclésiastique et l'Histoire profane me fourniraient à l'envi les traits dont j'aurais besoin. Il me serait tout aussi facile de vous citer des cas d'heureuse longévité qui ont réjoui bien des familles où l'on faisait l'aumône à Don Bosco et à ses enfants; mais je dois me borner. Vous remarquerez avec moi que l'histoire du saint homme Job et celle des deux Tobie, semblent avoir été proposées par l'Esprit-Saint aux méditations de l'humanité entière dans un dessein évident: persuader aux hommes que celui qui fait miséricorde trouvera miséricorde, que Dieu use à notre égard de la mesure dont nous nous servons à l'égard des malheureux, enfin, que, selon la parole du prophète royal, « *Bienheureux celui qui porte ses soins sur l'indigent et le pauvre; au jour mauvais, (au jour de la calamité et de l'affliction), le Seigneur le délivrera* (1) ». Il en sera ainsi de vous, mes bons Coopérateurs et mes bonnes Coopératrices, si vous gardez au fond de votre cœur la charité qui vous anime à secourir les pauvres de Jésus-Christ.

Une pensée de Don Bosco. Conclusion.

Vers les derniers temps de sa vie, notre bien-aimé Don Bosco manifesta le désir d'écrire encore un opuscule, qu'il disait devoir être d'une grande utilité. Le mauvais état de sa santé, puis la mort l'empêchèrent de donner suite à son projet. Mais il voulut nous désigner le titre qu'il avait choisi pour cet opuscule: *Le ciel ouvert aux riches par les pauvres qu'ils ont secourus.* Les oracles de l'Esprit Saint, les sentences des Pères de l'Eglise, les exemples tirés de la vie des Saints et de l'expérience journalière, les conversions admirables et les morts édifiantes de personnes charitables, telles sont quelques-unes des sources où Don Bosco comptait puiser la matière de son opuscule; et si l'on pense avec quel succès divin Don Bosco maniait la plume, on peut croire que son dernier ouvrage n'eût point déparé la série précieuse des écrits si nombreux signés du serviteur de Dieu. Si nous ne possédons pas l'opuscule en question, que la sainte pensée de Don

(1) Tob. IV., 7 à 12; 17.

(1) Ps. XL. 1.

Bosco encourage du moins à soutenir les bonnes Œuvres, toutes les personnes auxquelles leurs ressources permettent cette joie. Sans doute, il peut bien y avoir parmi vous des âmes qui, loin de souhaiter une longue vie, désirent sortir au plus tôt de l'exil de ce monde, abandonner cette vallée de larmes et quitter ce champ de bataille: ces âmes, Dieu les exauce souvent et les rappelle à lui à un âge qui promettait encore de longs jours. Mais est-il parmi vous quelqu'un qui n'aspire pas à la gloire du ciel, à l'éternelle félicité? Qui n'aime point se préparer pour le dernier jour une sentence favorable? Qui ne désire pas voir, tôt ou tard, les portes du Paradis s'ouvrir devant lui? Eh bien, toutes ces grâces, il dépend de nous de les obtenir par l'aumône et par notre coopération aux Œuvres de charité; nous en avons pour garant la parole infailible de Jésus-Christ: « Venez, les bénis de mon Père, dira-t-il à ceux qui seront à sa droite au dernier jour, possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde, parce que dans la personne de mes disciples j'étais nécessaire et que vous m'avez secouru » (1).

Je termine en vous donnant l'assurance que tous les jours, dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, dans l'église du Sacré-Cœur à Rome et dans toutes les églises, chapelles et Maisons de notre Pieuse Société, l'on prie et l'on fait prier aux intentions des bienfaiteurs et bienfaitrices de nos pauvres orphelins, comme aussi aux intentions de tous ceux qui, à un titre quelconque, soutiennent les Missions Salésiennes. J'ai la plus grande confiance que Dieu, par l'intercession de la Très Sainte Vierge, exaucera nos prières, et qu'après nous avoir comblés de ses bienfaits en cette vie, il daignera, au jour de notre mort, nous ouvrir le sein de sa miséricorde et nous recevoir tous dans sa gloire.

Je suis heureux de me dire, généreux Coopérateurs et généreuses Coopératrices, dans des sentiments de profonde estime et de vive gratitude,

Votre serviteur
très obligé et très dévoué,
MICHEL RUA,
prêtre.

Turin, 1^{er} janvier 1891.

(1) MATH. XXV.

NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES

I. PATAGONIE

Apostolat des Filles de Marie Auxiliatrice.

I. Le 8 Septembre en Patagonie.

Guardia Pringles (Patagonie),
9 septembre 1889.

TRÈS RÉVÉREND
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

C'est avec le plus grand plaisir que je vous envoie, Père bien-aimé, quelques nouvelles de la belle cérémonie, unique dans son genre, que nous avons faite hier, jour de la Nativité de notre chère Mère du Ciel, la Vierge Marie.

Quelle consolation pour vous que d'apprendre qu'il y eut 20 Communions, dont 18 faites par les jeunes filles, nombre relativement grand si l'on tient compte du chiffre de la population. Ah! que ne pouvez-vous voir, bien-aimé Père, quel empressement, quel désir ont ces jeunes filles de faire la sainte Communion; c'est vraiment admirable.

Le dimanche, avant même que nous eussions ouvert, il y en avait déjà quelques-unes qui frappaient à la porte, et c'était précisément celles qui habitaient le plus loin; et quand leur ayant ouvert, nous leur dîmes: — Pourquoi venir de si grand matin par le froid qu'il fait? — il gelait à pierre fendre. — Elles répondirent: — Ah, ma Sœur, c'a été par la crainte de ne pas recevoir Jésus.

Pendant la Messe, avant la Communion, elles chantèrent l'*O Salutaris*, et après: *Mon bien-aimé est à moi*.

La cérémonie du matin devait être complétée par celle du soir. Sur un petit théâtre improvisé, les jeunes filles récitèrent dialogues et poésies; elles lurent plusieurs lettres, chantèrent quelques chansonnettes choisies; tout, grâce à Dieu, a bien réussi.

Plus de 50 personnes, surtout les mères des jeunes filles, assistèrent à la fête; la joie était générale, quelques-unes même pleurèrent de bonheur. Les jeunes filles s'accrochaient aux fenêtres et montaient sur les chevaux pour voir, et dans la rue on entendait leurs cris répétés de « Vive les Sœurs! »

Après eut lieu la loterie. Les lots offerts furent nombreux; ils pleuvaient, pour ainsi dire, dès le samedi dans notre Maison. Celui-ci apportait des œufs, celui-là du beurre, des tourtes, de la viande; on nous offrit même une dame-jeanne de vin que nous conservons pour Monseigneur Cagliero lorsqu'il

viendra nous visiter. C'était vraiment consolant de voir avec quel entrain et quelle simplicité chacun apportait ce qu'il possédait.

Pour témoigner notre reconnaissance, à tous ces braves gens, nous conduisimes le lendemain en promenade les jeunes filles. Vous pouvez imaginer, bien-aimé Père, quelle fût leur joie ! De bon matin, elles arrivèrent portant chacune leur petit paquet dans lequel elles avaient mis le nécessaire pour le diner, et nous partimes pour la Colonie Cuehill qui n'est pas très éloignée de notre Maison. Nous étions de retour vers 5 heures du soir ; la joie et le contentement étaient unanimes.

Depuis 15 jours, nous avons avec nous une petite fille de 9 ans ; elle est sage et toute heureuse de demeurer avec nous. Aujourd'hui on démolit la vieille chapelle pour construire avec les matériaux un dortoir, attendu que nous devons recevoir ces jours-ci 5 ou 6 jeunes filles de plus, parmi lesquelles il y aura 3 petites négresses et la fille du cacique Parteman.

Pour le moment, nous avons placé l'autel dans une petite chambre attenante à la classe et qui servait jusqu'ici de parloir ; elle servira dorénavant de chapelle, de réfectoire et peut-être aussi de classe.

Les jeunes filles qui fréquentent l'école sont 55 et nous en attendons d'autres. La Providence continue à nous secourir. Les Indiens nous aiment, et quand nous allons les visiter dans leurs cabanes ils nous reçoivent le mieux qu'ils peuvent, ils nous font asseoir et se plaignent lorsque nous passons trop longtemps sans les visiter.

Pour ce qui est de nous, nous sommes en bonne santé et nous trouvons contentes. Il y a beaucoup d'ouvrage et il augmente sans cesse, mais c'est-là précisément un motif de joie. Grâce à Dieu, nous conservons toujours la bonne volonté. La paix règne parmi nous et nous nous aimons beaucoup dans le Seigneur.

Je ne veux pas oublier de dire qu'ici nous avons aussi exercé l'art médical ! Parfois on nous conduit les malades, ou bien on vient nous chercher afin que nous allions les voir à 2 ou 3 lieues de distance. Grâce à Dieu, les médicaments que Don Garrone nous envoya de Patagones ont produit un bon effet.

Nous nous recommandons encore à vous, très vénéré Père, n'oubliez pas vos enfants au saint sacrifice de la Messe. Veuillez avoir la bonté de nous bénir, afin que nous puissions sanctifier nos âmes et celles de notre prochain.

Je suis, Très Révérend Supérieur Général,

Votre très humble fille dans le Seigneur

Sœur MARIA MADDALENA.



II.

Baptême de Patagons adultes.

Viedma, 27 septembre 1889.

TRÈS RÉVÉREND
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Il n'y a pas très longtemps que je vous ai écrit au sujet de nos Maisons de la Patagonie et spécialement de la nouvelle Maison ouverte à Pringles.

Aujourd'hui je voudrais vous dire comment les Filles de Marie Auxiliatrice, en plus des écoles et des Patronages ont, elles aussi, des Missions qu'elles donnent, et quels bons résultats elles ont obtenus avec l'aide de Dieu dans la dernière, donnée aux environs de Viedma et de Patagones.

Les huttes des Patagons.

Dans ces alentours il y a beaucoup de cabanes habitées par des Indiens qui ignorent encore les vérités de notre sainte Religion. Sa Grandeur Monseigneur Cagliero nous ayant manifesté le désir que nous allions nous-mêmes les instruire, nous nous rendons aussi souvent que le temps nous le permet au milieu de ces pauvres malheureux. Quatre murs de boue et un toit de paille forment tout l'habitation. A l'intérieur, aucun meuble, un tas de peaux dégoûtantes qui leur servent à la fois de litière et de couvertures ; dans un coin, un brasier toujours allumé dont la fumée noircit les parois des murs ; çà et là, suspendus à des clous, quelque ustensile, quelques morceaux de viande crue et l'indispensable sachet d'herbe de maté, voilà toute la richesse de ces masures. Pauvres gens ! ils font vraiment compassion !

En Mission.

Nous nous y rendimes tantôt l'une, tantôt l'autre pendant au moins deux mois pour leur enseigner les principales vérités de la foi, faisant venir à la Maison, pour plus grande commodité, ceux qui étaient les plus voisins. Quand ils nous parurent assez instruits, Monseigneur envoya un prêtre Salésien les examiner. Ce fût l'intrépide Don Milanesio, qui parle comme l'un d'eux la langue des Indiens. Il passa dans les endroits que nous lui signalâmes et il s'avança plus loin encore dans l'intérieur du désert, où il en rencontra beaucoup que nous n'avions pas même aperçus. Les ayant catéchisés lui-même pendant 5 ou 6 jours, il décida de les baptiser le dimanche qui suivit l'Assomption, c'est-à-dire le 18 août dernier. On s'était promis de faire cette belle cérémonie au jour même de la fête, mais le temps ne le permit pas.

Dès l'aube, nous recevons la sainte Communion, et nous voilà à la recherche de nos néophytes pour les conduire à l'église. Nous

entrons dans un *toldo* ; trois jeunes filles sont là, les jambes croisées, assises autour du feu, ainsi qu'un bébé de quelques mois enveloppé et attaché à une chaise formée de branches d'ormes; lui aussi prenait sa part de la chaleur du fameux brasier. Les autres membres de la famille reposaient encore sous leurs peaux de bêtes. Ce n'avait pas été petite affaire que de décider le chef de famille à recevoir le baptême; le bon vieillard répétait toujours que pour lui, à son âge et sur le point de mourir, le baptême était inutile; enfin, après explications sur explications et bien des exhortations, il y consentit. L'ayant réveillé, nous l'avertîmes qu'il était l'heure de venir à l'église, et pendant que nous allâmes en prévenir d'autres, il se leva. A notre retour, il se trouva prêt avec toute sa famille.

Nous éloignant de cette lutte, nous nous dirigeons vers d'autres. Au loin nous voyons deux Indiens à cheval; ils nous abordent et nous demandent en leur langage si c'est aujourd'hui dimanche. Nous leur répondons que oui et leur demandons s'ils ont l'intention de venir à l'église recevoir le baptême. Ils répondent qu'ils seront très contents, et, laissant là leurs chevaux, ils nous suivent.

Un peu plus loin une pauvre Indienne octogénaire nous attendait; elle a voulu, nous a raconté sa parente, rester vierge toute sa vie et elle a donné des preuves de la plus grande modestie; mais elle aussi disait qu'il était inutile de se faire baptiser à son âge; et ce n'est que vaincue par nos exhortations et en entendant dire qu'après sa mort elle irait en paradis où elle serait très heureuse avec nous, qu'elle désira le recevoir. Elle était anxieuse en nous attendant.

A quelque distance nous rencontrons une pauvre veille assise sur un petit charriot. Entortillée dans sa pelisse, elle pleurait à chaudes larmes. Nous lui demandons pourquoi ces pleurs et si elle s'est préparée au baptême. — Ma maîtresse, nous répond-elle, est en colère contre moi et ne veut pas me laisser aller. — Cette maîtresse était une dame infirme qui gardait cette Indienne comme une esclave et qui, comme telle, la maltraitait. Nous allons la voir ensemble et enfin nous fîmes tant et si bien qu'elle lui permit de venir avec nous. La bonne esclave toute contente se répandait en actions de grâces à notre égard.

Dans une autre mesure, nous trouvons une femme accroupie près du feu, un cigare à la bouche et, près d'elle, une petite bambine d'environ 2 ans, bien éveillée. La pauvre avait quelques jours auparavant reçu des coups pour n'avoir pas voulu abandonner sa chère enfant à des mains étrangères. Nous lui rappelons que c'est le jour du baptême; elle sourit à cette parole, marmotte quelques mots et se lève. Pendant qu'elle se préparait à nous suivre, voici que nous aperce-

vons quelque chose se remuer sous les peaux en tas dans un coin, et nous voyons que c'est un tout petit bébé à peine gros comme les deux poings, sans le moindre vêtement, et fourré dans les poils de ces sordides fourrures. Nous le prenons immédiatement entre nos bras, nous l'enveloppons dans nos tabliers et accompagnées de la mère et des autres gens qui nous suivaient, nous reprenons le chemin de l'église de Viedma, où un bon nombre de catéchumènes étaient réunis nous attendant. Ils étaient en tout 36 adultes et en plus les deux bébés dont nous avons parlé.

La cérémonie du baptême.

Tous étant réunis à l'église, on leur adressa en leur idiome une courte instruction, puis les Salésiens, revêtus du surplis et de l'étole commencèrent à baptizer. Ce fut moi la marraine tant des hommes que des femmes.

Qu'il était beau de voir ces hommes déjà avancés en âge et ces pauvres vieilles incliner la tête et recevoir l'eau baptismale en répétant les formules liturgiques!

Oh! que nos cœurs battaient de bonheur en voyant ces âmes ainsi revêtues de la robe baptismale devenir l'objet des complaisances divines!

Les cérémonies du baptême durèrent bien une heure, et immédiatement suivirent celles de la Confirmation. Cette fois, les Sœurs qui avaient partagé avec moi les fatigues de l'instruction servirent de marraines à ces âmes régénérées. Monseigneur Cagliero accomploit avec une grande consolation cette cérémonie. Émouvant spectacle que de le voir revêtu des ornements violets au milieu de ces hommes sauvages, serrant la main aux uns, caressant les autres, souriant à tous. Il leur dit à chacun un mot aimable, il voulut les réunir tous dans son *palais épiscopal* et entendit qu'ils prissent part avec lui à son frugal repas.

Les femmes vinrent à notre maison où nous les rendîmes heureuses grâce à une bonne tasse de chocolat.

Après le déjeuner, nous les conduisîmes à l'église où elles assistèrent à la Messe solennelle chantée par nos pauvres orphelines.

Tout ce monde fut satisfait de la cérémonie. Avant de les renvoyer chez eux, nous leur donnâmes quelques petits objets que Monseigneur nous apporta d'Europe lors de son dernier voyage. A l'un des habits, à l'autre une redingote, à celui-ci un morceau de drap, à celui-là un morceau de toile, à qui un objet, à qui un autre, à tous les hommes indistinctement une chemise de couleur.

Nos nouveaux chrétiens nous remercièrent de tout leur cœur et promirent de répondre à notre sollicitude, à nos sacrifices, puis ils s'en retournèrent chez eux contents et joyeux.

Ainsi se termina cette cérémonie touchante qui laissera un souvenir ineffaçable dans tous les cœurs des habitants de Viedma.

Faites prier, Très Révérend Supérieur Général, afin que le bon Dieu et Marie Auxiliatrice nous permettent de renouveler souvent ces journées pleines de grâces. Priez pour que, les dernières des Filles de Marie Auxiliatrice, nous devenions, de dociles instruments pour la gloire de Dieu et que nous puissions, en sauvant nos âmes, convertir à la vraie foi des milliers et milliers d'autres âmes.

Bénissez-nous toutes, ainsi que les enfants de nos écoles et de nos ouvroirs de Carmen, de Viedma et de Pringles, mais bénissez d'une bénédiction spéciale, celle qui, très indigne, se dit néanmoins,

Très Révérend Supérieur Général

Votre très obéissante servante et fille
Sœur JEANNE BORGNA.

II.

Voyages des Missionnaires Salésiens de la Colombie et de l'Équateur.

Pour répondre aux désirs des nombreux parents, bienfaiteurs et amis de nos Missionnaires partis l'an dernier pour l'Équateur et la Colombie, nous publions les correspondances suivantes. Elles racontent les principales circonstances du voyage, dont la plus importante et la plus douloureuse a été la mort d'un jeune clerc, Joseph Eterno, le premier de nos confrères que Dieu ait appelé à la bienheureuse éternité avant même qu'il atteigne le champ ouvert à son zèle apostolique. C'est là ce qui nous engage à offrir son portrait à nos lecteurs.

Don Joseph Ronchail écrivait de Paris-Ménilmontant :

Mort édifiante d'un Missionnaire.

Paris, 14 janvier 1890.

BIEN-AIMÉ DON RUA,

..... Lorsque j'eus reçu votre lettre, je me demandai : comment faire pour donner l'hospitalité à 12 Missionnaires dans une Maison pleine d'enfants ? Mais voici que subitement me vint à l'esprit une heureuse idée. Nous avions au fond du jardin une chambre assez grande qui servait de débarras ; rien de plus simple que de la transformer en dortoir pour une douzaine d'élèves. Les chambres les plus confortables de la maison seraient réservées aux Missionnaires.

Ayant donc soumis la proposition à nos internes et fait appel à leur bon cœur, tous à qui mieux mieux s'offrirent à céder leurs lits et les plus contents furent ceux qui se virent exaucés.

En un clin d'œil, sommiers et matelas furent disposés dans cette espèce de pavillon. Mais une idée en amène une autre. Au bout de quelques jours, nous achetons 10 lits nouveaux destinés à autant d'enfants, le pavillon reste définitivement un dortoir et l'Oratoire voit avec joie augmenter le nombre de ses orphelins.

Le 4, vers 6 heures du soir, les Missionnaires arrivèrent. Ils ne se sont arrêtés parmi nous que 4 jours, et pourtant ce court séjour a suffi pour leur gagner le cœur de nos enfants.

Le jour de l'Épiphanie, ils allèrent en groupe faire leur pèlerinage à la Basilique du Sacré-Cœur, où ils furent reçus avec cet accueil sympathique que les Pères Oblats réservent toujours aux fils de Don Bosco.

Le lendemain, visite au Consul de l'Équateur et au Chargé d'affaires de la Colombie, duquel il reçurent de précieux renseignements pour mener à bon terme l'expédition de Bogota.

Madame Bassery, présidente de l'Œuvre Apostolique en faveur des Missions Étrangères, nous faisait remettre ce jour même, à l'intention des Missionnaires, une chapelle portative complète, un paquet d'ornements et autres objets du culte qui furent reçus, faut-il le dire, avec une grande reconnaissance.

Il fallait penser au départ pour le 8 ; pendant le déjeuner, nos jeunes musiciens firent entendre quelques-uns de leurs morceaux ; mais des larmes s'échappaient de leurs yeux en voyant s'éloigner nos confrères, et ils leur promirent de les suivre du moins par la prière.

A 11 heures, nous prenons le train direct ; à une heure après-midi, nous étions à Chartres et nous admirions en passant les deux clochers de la célèbre cathédrale qui renferme le sanctuaire dédié à la Sainte Vierge sous le vocable fameux : *Virginis Partitura* « à la Vierge qui doit enfanter ! » C'est le plus ancien que l'on connaisse consacré à Marie. Nous nous plaçons sous la protection de l'auguste Mère de Dieu.

En arrivant à Nantes, vers les 7 heures du soir, nous eûmes le plaisir de trouver, nous attendant à la station un zélé coopérateur, M. Marjoüan du Gasset, qui remit à Don Unia une offrande et une petite caisse contenant un beau ciboire et 2 chandeliers. Enfin nous voici à 9 heures à St.-Nazaire ; nous nous rendons à l'hôtel Bely, où descendent ordinairement religieux et prêtres missionnaires.

Le 10, vers 3 heures de l'après-midi, nos Missionnaires furent transportés par le moyen d'une barque jusqu'au bateau à vapeur *La France* qui tenait la haute mer. Les vagues étaient agitées et le brouillard si épais que le bâtiment ne s'apercevait pas à 100 mètres de distance.

Je conduisis nos chers voyageurs à leurs cabines, je leur dis un dernier adieu, et je retournai à terre pour revenir à ma mission de Ménilmontant où le travail ne manque certainement pas.

Priez, très vénéré Supérieur Général, pour
Votre fils très affectionné en Notre-Seigneur
D. J. RONCHAIL.

Nos chers Missionnaires étaient déjà bien loin de Saint-Nazaire, quand Don Unia, chef provisoire de l'expédition, nous adressait la lettre suivante, portant le timbre de La Martinique :

TRÈS RÉVÉREND
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Demain je pourrai, je l'espère, vous envoyer ma lettre de St.-Pierre. Jusqu'ici le voyage est assez bon et les confrères se portent bien, sauf cependant notre cher Éterno Joseph, qui est malade. A peine embarqué, il dut garder le lit et son état devint très grave. Aujourd'hui les trois docteurs qui le soignent, celui du bord et deux passagers, le déclarent hors de danger. Je prévois cependant qu'il faudra le faire descendre et le laisser 5 ou 6 jours à Baranchilla afin qu'il reprenne des forces, car il est épuisé. Ce pauvre ami a eu un commencement de fluxion de poitrine, et bien qu'elle ait été prise à temps, son état actuel ne me laisse pas sans quelque appréhension.

A bord on nous traite avec tous les égards possibles. Je célèbre tous les jours la sainte Messe; parmi les passagers, environ une centaine, tous de parfaite éducation et bons chrétiens, il y a 5 prêtres français et le Supérieur des Lazaristes de Panama. Voyez quelle providence et comme le Seigneur nous aime!

Nous avons aussi la bonne fortune d'avoir avec nous un architecte romain, employé du Gouvernement de la Colombie; il se montre très aimable et il est très au courant de ce voyage; lui-même s'est proposé de nous procurer tout ce dont nous aurions besoin et de nous accompagner jusqu'à Bogota. Il connaît à fond cette ville et toute la Colombie, et est en relation avec les personnages les plus en vue de la République, spécialement avec les Autorités.

Je m'arrête, suffoqué par la chaleur. Je vous écrirai une autre lettre de Baranchilla.

Veuillez agréer, Très Vénéré Supérieur Général, mes humbles mais sincères hommages et ceux de nos confrères; ayez la bonté de présenter nos respects à tous nos Supérieurs, assurez-les que nous les aimons de tout cœur et que nous ne passons pas un jour sans parler d'eux et sans prier pour eux.

En mer, 22 janvier 1890.

MICHEL UNIA, prêtre.

Ce voyage, hélas! devait être signalé par la mort de notre confrère Joseph Éterno. Don Unia dans ses lettres datées de Guaira, de Caracas, de Carthagène nous a raconté le triste événement; il nous dit aussi avec quel empressement de charité et avec quelle délicatesse d'attentions nos généreux bienfaiteurs d'Amérique ont donné l'hospitalité aux fils de Don Bosco.

TRÈS RÉVÉREND
ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le 24 janvier, notre cher Éterno allait mieux, la fièvre l'avait quitté, mais il était d'une grande faiblesse et ne pouvait qu'avec peine se tenir debout.

Le 23, il se confessa et je lui portai la sainte Communion dans sa cabine. Il était persuadé qu'il n'irait pas jusqu'à Bogota, il me le répéta plusieurs fois dans les premiers jours de sa maladie. Le 26 mai, il me redit la même chose. — Vous verrez, me disait-il avec une sérénité et un calme étonnants, vous verrez ce que je vous dis! — Je cherchais, moi, à le persuader du contraire et à espérer une prompte guérison, mais lui répétait: — Vous verrez, vous verrez! — Il le dit aussi à un confrère, et avant de s'éloigner de Turin, il s'était écrié en saluant un Supérieur: — Priez pour moi, parce que nous ne nous reverrons plus sur cette terre. — Et pourquoi? lui fut-il répondu, n'avez-vous pas vu beaucoup de nos confrères qui sont revenus nous voir? — Adieu, moi je ne retournerai pas.

Le matin du 27 janvier, vers 6 heures, notre navire entra au port de Guaira. A peine l'ancre fut-elle jetée que le capitaine, le docteur du bord, l'architecte romain et plusieurs autres personnes s'employèrent afin de trouver en cette ville un asile convenable pour le pauvre malade. Ils ne tardèrent pas à le trouver dans le petit hôpital de Saint-Joseph, fondé il y a un an par Don Santiago Machado, curé de Maiquetia, faubourg de Guaira. Ce bon prêtre est notre Coopérateur; il a commencé aussi une petite imprimerie et une école fréquentée par une cinquantaine et plus d'enfants; il n'attend que l'arrivée des Salésiens pour tout leur céder.

Cependant mon cœur se refusait à laisser seul notre cher Éterno. C'est pourquoi avant le embarquement, je recommandai nos Missionnaires à la bonté de l'architecte romain, qui pour la cinquième fois faisait le voyage, certain que sous une telle garde rien ne manquerait à nos confrères, lui-même m'ayant offert de l'argent en cas de besoin.

Je fis ensuite à nos confrères les recommandations voulues, c'est-à-dire qu'ils se dirigeassent directement avec l'architecte par Savanilla vers Bogota; qu'ils donnassent par dépêche avis à l'Évêque de Carthagène qu'ils ne passeraient pas par cette ville, vu les difficultés de la route, et que si le Di-

recteur, D. Rabagliati, était arrivé du Chili, qu'il voulût bien les rejoindre sur le Rio Maddalena. Il m'était impossible de prévoir le malheur qui nous menaçait.

Vers 9 heures 15, je descendis dans une chaloupe avec notre cher malade. Notre ami l'architecte, qui avait tant fait pour nous trouver un asile, voulut nous accompagner jusqu'à terre. A l'hôpital de Maiquetia, où l'air est très pur, nous fûmes reçus avec une charité toute paternelle, et nous vîmes que nous ne manquerions d'aucune des attentions les plus délicates. Notre bon Eterno ayant remercié notre aimable ami, se coucha pour se reposer.

Hélas! deux heures après, le pauvre malade fut pris d'un léger évanouissement qui dura jusqu'à 6 heures du soir. A 7 heures, je lui donnai la bénédiction de Marie Auxiliatrice, et lui répondait aux prières. Mais elles n'étaient pas terminées qu'il avait perdu connaissance. Vers 11 h. 15, le voyant empirer, je lui administrai l'Extrême Onction. En ce moment, reprenant connaissance, il me regarda et pria quelque peu, puis il se mit à sourire et à chanter sans que j'aie pu comprendre ce qu'il chantait. Il entra en agonie et je commençai à réciter les prières des agonisants.

A la fin des Litanies, je m'aperçus, au mouvement des lèvres, qu'il priait, bien qu'il ne pût plus parler; je l'appelle, il me reconnaît; je lui suggère la pensée de demander pardon à Dieu, tandis que je lui donnerai l'absolution; il me fait signe que oui. Je lui présentai ensuite le Crucifix à baiser, il l'embrasse et l'étreint tendrement entre ses mains.

Je commençai alors à réciter le *Proficiscere*!... parole qui, hélas! ne voulait pas s'échapper de mes lèvres; oh! que je souffrais en la prononçant! Le malade me regardait fixément.

Oh! non, bien-aimé confrère, moi je n'aurais pas voulu que tu m'abandonnes, car en toi je perdais un frère! un compagnon de voyage.... un secours puissant pour notre nouvelle Mission. Mais! que faire! le Ciel.... résignons nous!!!

Je poursuivis en sanglotant les prières et j'arrivai à celle-ci, la dernière: *Domine Jesu Christe, qui per os prophetæ... or à ces mots: pro anima famuli tui Josephi, il expira. Minuit sonnait.*

28 janvier.

Il n'y a guère que 16 heures que je suis descendu à terre; nos compagnons, sans doute, dorment, paisiblement bercés par les vagues: ils ignorent la perte qu'ils ont faite! et moi, me voici près du corps inanimé de notre frère mort il y a 2 heures!...

Le corps est étendu sur un lit bien blanc, dans une belle chambre, près d'un autel sur lequel est placé un grand Crucifix entre deux flambeaux. Revêtu de sa soutane, barete en tête, il tient entre ses mains jointes le Chapelet et le Crucifix. On dirait qu'il sommeille!

C'est là près de lui, après avoir récité l'office des défunts et le cœur transpercé de douleur, que j'écris ces quelques lignes. Près du lit, le contemplant en silence, se tiennent

deux petits nègres, une dame, trois Sœurs noires avec une autre Sœur blanche; ils prient longtemps, puis se retirent en disant: — On dirait qu'il n'est pas mort! C'est un Saint Louis de Gonzague!

Au matin, j'envoyai l'un des enfants nègres demander à la paroisse un ornement noir, et ayant placé une pierre sacrée sur le petit autel, je célébrai la sainte messe, à laquelle un sous-diacre qui me la servait et 2 Sœurs firent la sainte Communion. La chambre était pleine de monde ainsi que l'antichambre.

Lorsque la nouvelle fut repandue dans le village, ce fut un concours continuel de per



JOSEPH ÉTERNO

MISSIONNAIRE SALÉSIEN

né à Tonco (Italie) et mort à Guaira (Vénézuëla)

sonnes venant implorer la paix des justes pour le cher défunt.

Vers les 8 heures, le bon Curé de Maiquetia, Don Machado Santiago, docteur en théologie, vint avec tout son clergé. Le télégraphe porta cette nouvelle à Caracas, capitale de la République, et sans tenir compte de la distance, Monsieur l'Archidiacre de cette métropole, Don J.-B. Castro, et notre bon et vrai Coopérateur Salésien, Don Arteaga Riccard, arrivèrent à Maiquetia pour prier et s'associer à notre deuil.

M'éloignant un instant du bien-aimé défunt, je me rendis près de M. le Curé Don Santiago Machado, pour régler plusieurs détails relatifs aux funérailles; je lui exprimai mon désir qu'elles se fissent convenablement, sans toutefois une solennité qui serait déplacée pour un religieux; il me répondit qu'il penserait à tout.

De fait, je vis arriver, vers les 10 heures, un cercueil fort convenable envoyé par M. le Curé. La foule se retire, mais les deux Sœurs restent avec moi pour procéder à la douloureuse cérémonie de la mise en bière. Nous plaçons avec émotion la précieuse dépouille, lui mettant sous la tête un élégant coussin; nous fermons le cercueil et nous laissons de nouveau entrée libre à ceux qui viennent sans discontinuité prier.

Je passai la journée tantôt dans la chapelle ardente, tantôt dans le jardin contigu, partageant mon temps entre les larmes et la prière. Oui, moi qui n'ai point versé une larme en quittant père, mère, amis et patrie, je ne puis en ce moment arrêter le cours de mes pleurs! Les personnes qui m'entourent me consolent de leur mieux; elles ne connaissent ni moi ni le défunt, et pourtant elles prennent une grande part à mon infortune. Après avoir prié quelques instants et avant de s'éloigner, elles viennent me serrer la main et me disent d'un ton affectueux: — Dieu vous console, bon Père! que Dieu vous donne la résignation! Nous prions pour lui, oui, nous prions pour lui.

Vers 4 heures de l'après-midi, la Supérieure des Sœurs apporte une couronne faite de lys et d'autres fleurs toutes fraîches cueillies et me dit: — C'est l'hommage de ce pauvre peuple; veuillez la déposer sur le cercueil de votre confrère.

A 5 heures, arrive le char funèbre de première classe et le clergé revêtu de riches ornements et suivi d'une foule nombreuse. Je distingue Don Tomaso Monteverde, curé d'une paroisse de Guaira, notre coopérateur, deux sous-diacres, l'un de Caracas, l'autre de Maiquetia, un Père Capucin. L'archidiacre de la Cathédrale de Caracas, Don J. Castro, fait la levée du corps. Le clergé, entre autres Don Arteaga et Don Monteverde, se dispute l'honneur de porter la bière sur les épaules jusqu'au char funèbre.

Le cortège défile, je marche derrière le

corps ayant à ma droite Don Arteaga et à gauche Don Monteverde; je récite le chapelet; nous arrivons sur la place, et le clergé tient de nouveau à porter sur les épaules le cercueil jusque dans l'église.

Là m'attendait une grande surprise. Les obsèques sont chantées en musique avec accompagnement de violons, flûtes et autres instruments. Il me semblait être dans l'église de Marie Auxiliatrice, et cette délicatesse devient pour moi un baume sur mon pauvre cœur endolori.

Le cercueil est replacé sur le char funèbre; 4 voitures de deuil suivent, dans lesquelles prennent place le clergé et quelques messieurs; bientôt nous sommes au cimetière. On bénit la fosse, on descend la bière et la main des prêtres la recouvre de terre.

— Frère bien-aimé! Du ciel où tu te trouves, j'en ai la ferme confiance, obtiens que les Salésiens viennent d'ici peu au Venezuela! Aujourd'hui je plante un signe sacré sur cette fosse où git ton corps inanimé; désormais les Salésiens, à peine arrivés au port, viendront ici, non pas pour pleurer comme je le fais en ce moment, mais pour prier et apprendre les sublimes leçons d'abnégation et de résignation que tu leur as données pendant ces 17 jours de maladie! Ce que tu as souffert dans cette petite et dure couchette du navire, celui-là seul peut le savoir qui a voyagé de longs jours sur mer, et celui-là aussi qui fut le continuel témoin de tes souffrances. Or il t'a vu toujours calme, toujours joyeux, ô frère bien-aimé!

Avant de terminer, je ne puis faire moins que de remercier M. le Curé de Maiquetia, Don Santiago Machado, qui m'a voulu en aucune manière entendre parler d'honoraires, et, qui plus est, a tenu à prendre totalement à sa charge les dépenses certainement très grandes du char funèbre, des voitures et de l'orchestre... Il poussa la délicatesse jusqu'à envoyer lui-même la dépêche douloureuse portée pour nos confrères à bord du navire *Puerto Cabello*; de son côté, Don Arteaga voulut supporter les frais (145 fr.) du télégramme qui vous annonçait, bien-aimé Père, la fatale nouvelle de la mort de votre fils affectionné, Éterno Joseph.

Caracas, 31 janvier.

Le jour de St. François de Sales, Don Arteaga me conduisit à Caracas. Les quatre heures de chemin de fer au milieu de ravins effrayants cadraient bien avec mes tristes pensées. Les attentions dont usa à mon égard ce saint Coopérateur sont telles qu'il n'aurait pas pu mieux faire pour son propre frère. Il me reçut dans sa maison, me céda son propre lit, sa chambre et ne me laissa seul aucun instant. Pour me distraire, il tint à me conduire çà et là visiter la capitale,

ses monuments, ses beautés, les points de vue les plus magnifiques des environs. Oh, qu'il est consolant dans la douleur de rencontrer un cœur ami !

Je reçus beaucoup de visites de condoléance, spécialement des membres du clergé. Plusieurs Chanoines, beaucoup de Curés de la ville, le Vicaire Général du diocèse, le Vicaire Capitulaire de Guyaune, dont le siège est vacant, Don Jean François Avis, et un grand nombre de Coopérateurs Salésiens. Que Dieu les bénisse !

J'ai fait hier une visite au vénéré Archevêque, S. G. M^r Crispolo Uzcategui. Oh qu'il est bon ! comme il désire avoir des Salésiens !

Bien-aimé Don Rua, à Caracas les Salésiens seraient les bienvenus ; l'endroit ne pourrait être mieux choisi à tous les points de vue. Hier beaucoup de prêtres me disaient : — Nous sommes bien peinés de la mort de votre confrère, mais nous nous consolons parce qu'il deviendra la semence des Salésiens à Venezuela. Nous conserverons pieusement sa tombe ; quant à vous, écrivez sans retard à Don Rua, demandez qu'il nous envoie au plus tôt des Salésiens.

A peine étions-nous arrivés à Caracas, le 29, que déjà tout était préparé dans l'église de Don Arteaga pour un office solennel en l'honneur de notre Saint Patron ; Messe en musique, sermon matin et soir, bénédiction du T. S. Sacrement. Quel zèle à ce bon prêtre pour les Œuvres Salésiennes ! Il parla devant un nombreux auditoire de nos Missions et du malheur qui venait de nous arriver par la mort du cher Eterno ; tous étaient émus. Sachez que tous les ans il y a dans cette église ces mêmes offices.

Le 31, on célébra dans la même église une Messe solennelle de *Requiem* en musique pour l'anniversaire de notre regretté Père Don Bosco. Le bon Curé me dit que cette cérémonie a également lieu chaque année. Le concours des paroissiens fut très grand, surtout parmi nos Coopérateurs qui sont inscrits au nombre d'environ 800 sur les registres ouverts et tenus par Don Arteaga, sans compter ceux qui font partie de plusieurs autres décuries. Il y eut beaucoup de communions.

Aujourd'hui j'ai dîné au palais archiépiscopal. Après le repas, Sa Grandeur elle-même me conduisit visiter le Séminaire qu'Elle a fait construire en six mois avec les offrandes des fidèles, le Gouvernement lui ayant retiré les anciens bâtiments qui se trouvaient à côté de son palais archiépiscopal. Les Séminaristes sont peu nombreux, mais bons. Parmi eux j'en ai rencontré un qui a fait ses classes élémentaires dans notre Maison de Varazze ; il s'appelle Delfino Emmanuel Felix, est actuellement en théologie et sera bientôt ordonné prêtre. Il a gardé un fort bon souvenir des Supérieurs Salésiens et il m'a chargé de les saluer en son nom.

C'est au palais archiépiscopal, vers 2 heures 1/2, que j'ai reçu votre télégramme, bien-aimé Don Rua. — En avant, oui, en avant, comme vous me dites ; mais si mes confrères n'ont pas reçu à Puerto Cabello la dépêche qui leur annonçait la triste nouvelle et leur disait de changer d'itinéraire et de m'attendre à Carthagène, il me faudra voyager encore 17 jours seul, absolument seul.

Dimanche, 2 février, je retourne à Guaira pour m'embarquer de nouveau.

Je termine cette lettre en vous présentant, très vénéré Supérieur Général, les salutations de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, de Don Arteaga et de beaucoup d'ecclésiastiques. Tous, mais spécialement Monseigneur, attendent avec impatience les Salésiens.

Veillez saluer de ma part nos vénérés Supérieurs et priez pour celui qui est,

Bien-aimé Supérieur Général,

Votre très obéissant et affectionné fils

MICHEL UNIA, prêtre.

La *Semaine religieuse* de Maiquetia, *L'Écho de Lourdes* du 1^{er} février, publiait l'article suivant :

In memoriam.....

Mardi dernier mourait à l'hôpital Saint-Joseph sur cette paroisse de Maiquetia un jeune Missionnaire Salésien de la Congrégation du célèbre Don Bosco. Destiné, avec d'autres confrères, pour la Colombie, il arriva jusqu'au port de Guaira sur le vapeur *La France* ; mais là le mal dont il souffrait s'aggrava à ce point qu'il dut renoncer à continuer le voyage.

Les Sœurs Hospitalières de Maiquetia l'accueillirent avec cette charité dont les ardeurs ressemblent à celle de Jésus-Christ même étendant sur la croix ses bras transpercés de clous, mais grands ouverts, pour offrir à toutes les infortunes, à toutes les douleurs, à toutes les faiblesses humaines un asile et un secours.

Douze heures s'étaient à peine écoulées depuis l'arrivée du jeune religieux qu'il mourait : il s'appelait Joseph — il avait 20 ans, âge qui rend si méritoire et si sainte l'immolation généreuse qu'avait embrassée sans hésiter sa belle âme !

Peut-être avait-il abandonné là-bas !... sur ces lointains rivages, parents, frères et sœurs, suaves et pures affections qui lui auraient été un adoucissement dans ses souffrances?... Qui peut dire les splendides horizons qui souriaient à son regard d'adolescent ?...

Mais lui détournait les yeux, il calma les battements de son cœur, lui défendant de se laisser surprendre par les attraits de ce

qui passe... et écoutant une voix qui parlait plus puissante au fond de son âme, il traversa les mers et préféra les fatigues du missionnaire qui va, dans des régions inconnues, s'étendre sur la croix où il devra mourir.

Tel fut l'idéal de ce jeune homme ! Telles furent les nobles passions qui seules l'emportèrent sur l'amour de la patrie, brisèrent les liens aussi doux que forts de la famille et dissipèrent les illusions dorées du premier âge.

C'est là un des prodiges de la religion de Jésus-Christ. Ce jeune homme se renonça pour ne plus penser qu'aux autres ; sa passion fut de propager le règne de Dieu sur la terre et de travailler à la félicité éternelle des âmes. Il entendit dire qu'il y a encore des nations qui, après d'amères et ruineuses désillusions, désiraient être régénérées dans les eaux qui s'échappent du pied de la croix de Jésus-Christ bénites par la Sainte Église catholique. C'en fut assez pour qu'il demandât une place parmi ses compagnons de travail. Il ne marchandait pas le salaire de son sacrifice, mais il en accepta sans calcul toutes les conséquences.

Le Seigneur lui demanda sa vie avant même que d'arriver à la terre de ses désirs, à cette terre qu'il rêvait d'arroser de ses sueurs et féconder de son zèle, et il s'abandonna avec une pleine résignation, goûtant déjà la paix des justes et la ferme espérance de l'immortalité.

Ses précieuses dépouilles ont été ensevelies avec la solennité funèbre que réclamait une mort si précieuse ; solennité qui était aussi le triste mais sincère témoignage de la manière dont on entend en Amérique satisfaire aux derniers devoirs de l'hospitalité chrétienne envers un frère en Jésus-Christ.

Là, près du cercueil, suivait, sans pouvoir retenir ses larmes et plongé dans une profonde douleur, le prêtre vénérable de la même Congrégation, qui assista le jeune religieux jusqu'à ses derniers moments.

Il pleurait sur le confrère qu'il perdait, mais son âme se reconfortait à la pensée de son humble et féconde immolation.

Fasse le Ciel que le corps du jeune Missionnaire qui repose au cimetière de Maiquetia soit comme une semence bénite par le bon Dieu ; d'elle s'élèvera dans notre patrie, espérons-le, et croîtra l'arbre des Congrégations religieuses à l'ombre desquelles vivent de la vie de Jésus-Christ et fructifient pour le Ciel les individus, les familles, les nations qui ne renient pas le testament éternel du Seigneur.

Maiquetia, 30 janvier 1890.

JEAN B. CASTRO
Archidiaque.

D. Unia poursuit son voyage ; arrivé à Carthagène, il écrit au T. R. P. D. Rua :

Carthagène, 1 février 1890.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN AIMÉ
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Il arrive ce que précisément je craignais. Nos confrères n'ont pas reçu à Puerto Cabello mon télégramme et ils ont en conséquence poursuivi la voie de Baranchilla en compagnie de l'architecte romain.

Le 5 février je m'embarquai à Guaïra et pris mon billet direct pour Carthagène, ne voulant pas toucher le port de Savanilla. Sur le navire je ne reçus que des amabilités tant de la part des officiers que de celle des passagers. J'étais le seul prêtre à bord et tous me témoignaient un grand respect ; le capitaine fit de son mieux pour me distraire des tristes souvenirs qui m'obsédaient.

Je suis arrivé à Carthagène le 8 et me voici attendant un navire qui me porte à Hondas. Mes confrères en route pour l'Équateur à peine parvenus à Baranchilla avaient envoyé à M^{sr} Biffi une dépêche ainsi conçue : « Six Salésiens sont arrivés hier (30 janvier) sur un vapeur français. Ils désirent savoir si leur Supérieur est arrivé du Chili, s'il se trouve ici ou bien s'il a continué son voyage. J'attends ici des nouvelles de Sa Grandeur, à défaut, nous partons par le transport d'aujourd'hui (31 janvier). Nous avons laissé à Guaïra un confrère malade et un autre pour l'assister. Nous serions reconnaissants que Sa Grandeur fasse écrire ou télégraphier pour les recommander au Père Machado. » *Signé* : VALIENTE, prêtre.

Comme vous le voyez, bien-aimé Père, ils ignoraient encore la mort du cher Éterno arrivée 4 jours auparavant, puis qu'ils le recommandaient à Sa Grandeur M^{sr} Biffi.

J'espérais trouver à Carthagène au moins un Salésien pour m'attendre, mais aucune nouvelle ni d'eux ni du Directeur, Don Raggiati.

Il m'est impossible de me mettre en route pour Bogota avant le 22 courant attendu qu'il n'y a auparavant aucun passage de navires. J'ai télégraphié de nouveau à mes confrères en leur annonçant le jour de mon départ.

Depuis 9 jours que je suis à Carthagène je demeure dans une maison qui appartient à l'évêque ; cette maison est destinée à devenir l'an prochain l'habitation des Salésiens. On ne pourrait trouver à Carthagène une plus belle position. Au levant et au nord s'étend la ville, au midi et au couchant la mer et le port dans son entier ; la vue est magnifique. Nos confrères auront probablement à souffrir un peu de la chaleur, mais il y a un bon air, ce que ne disent pas certains récits de voyageurs.

Je n'ai pu présenter mes hommages à M^{sr} l'Évêque, car il est en tournée pasto-

rale d'où il ne reviendra pas avant 2 mois ; je sais toutefois qu'il attend les Salésiens avec impatience. Il a donné des ordres afin que nous soyons traités avec les plus grands égards. L'unique prêtre qui soit actuellement à l'Évêché se conforme aimablement à ces instructions ; il est italien, lui aussi, et appartient à la même Congrégation que son Évêque.

Agrérez mes respectueuses salutations, vous, bien vénéré Supérieur Général, ainsi que tous nos Supérieurs, bénissez-moi et recommandez aux prières

*Votre très obéissant et affectionné fils
en Jésus et Marie*

MICHEL UNIA, prêtre.

*
*
*

Pendant que D. Unia s'appretait à partir pour Bogota, D. Evasio Rabagliati, désigné pour être le Supérieur de cette nouvelle Maison, était parti du Chili et nous envoyait les nouvelles suivantes :

Panama, 15 février 1890.

BIEN-AIMÉ SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Pour accomplir mon devoir je vous donne les principaux incidents de mon voyage. Le voyage du Chili à la République Argentine, de la République Argentine au Chili en suivant la chaîne des Cordillères et enfin celui du Chili à Panama fut très long, très beau et sans entraves.

J'arrivai à Panama le 11 courant après 20 jours au moins de voyage. Don Savio m'accompagna jusqu'à Lima où il avait à traiter avec les autorités ecclésiastiques et civiles sur les conditions d'une future fondation. C'est à peine si j'eus le temps de mettre pied à terre ; à Panama je m'enquis auprès des autorités ecclésiastiques et civiles s'il y avait quelques nouvelles des Salésiens en route pour Bogota, — selon mes prévisions ils devaient être arrivés à Carthagène, — mais personne ne put rien me dire, absolument rien.

Toutefois Monseigneur Peralta, évêque de Panama, qui m'accueillit avec la plus grande bonté, me dit qu'il était arrivé en ville un Père Lazariste ayant voyagé avec les Salésiens jusqu'à la Colombie ; il ajouta que 4 d'entre eux, destinés à Quito, étaient passés quelques jours auparavant et qu'ayant voulu lui-même les visiter il ne le put car ils étaient déjà repartis.

Je cours près du bon Père Lazariste ; il me raconta qu'à cause d'un brouillard très épais, le départ de St.-Nazaire avait dû être retardé de 36 heures ; l'un des jeunes Salésiens était tombé malade sans avoir jamais pu sortir de sa cabine ; les médecins auraient voulu le faire descendre à la Martinique, mais le malade avait refusé de se sé-

parer de ses compagnons de voyage. A Guaira cependant il avait dû descendre à terre accompagné d'un prêtre, tellement le mal s'était aggravé.

Or, par une providence du bon Dieu, il s'était trouvé qu'en cette ville la Pieuse Société des Coopérateurs Salésiens était florissante sous la direction d'un Curé qui accueillit les deux Salésiens à bras ouvert.

Les autres Salésiens, la douleur dans l'âme à cause de cette séparation, continuèrent néanmoins leur voyage. Ce Père ne savait pas pourquoi, au lieu de poursuivre leur route jusqu'à Carthagène, plusieurs étaient débarqués à Sabanilla ; mais les quatre confrères destinés à la Maison de Quito étant arrivés à Panama le 1^{er} février, avaient repris le jour même leur voyage par Guayaquil où ils avaient dû certainement arriver le 4 ou le 5 du mois.

Ces nouvelles me contrarièrent absolument. J'avais touché le port de Guayaquil le 8, or comme il avait plu toute la journée je n'avais eu que le temps de mettre pied à terre pour expédier une dépêche de félicitation à nos confrères de Quito. Mais qui était donc le malade descendu à Guaira ?

Je ne pus obtenir d'autres détails au Père Lazariste, il ne savait rien de plus.

J'ai demandé par dépêche à Guaira le nom et l'état du malade, mais 5 jours sont déjà écoulés sans que j'aie reçu de réponse. Avant-hier le Supérieur des RR. PP. Jésuites qui m'a offert avec une grande bienveillance l'hospitalité, a reçu de Carthagène une lettre du P. Brioschi, secrétaire de M^{sr} Biffi, laquelle finissait par cette phrase : « *Il arrive à l'instant un prêtre salésien. Le temps me manque, adieu.* »

Je me disais : Qui sera ce prêtre salésien ? Pourquoi un seul ? Son pauvre compagnon serait donc mort, car autrement il ne l'aurait pas abandonné ! — Et cette pensée me contristait grandement.

Hier pour me distraire, l'Aumônier m'invita à visiter l'Hôpital de Panama construit par la Société du Grand Canal. Je crois, en vérité, que c'est le plus vaste qu'il y ait au monde, si on en excepte celui de notre vénérable Cottolengo. Je n'ai jamais vu chose pareille et il est impossible de s'en faire une idée pour qui ne l'a pas sous les yeux. J'ai compté plus de 30 bâtiments somptueux, séparés les uns des autres par de beaux bosquets des jardins et des allées. Il y a quatre chapelles, une à l'usage des sœurs, et les trois autres pour les malades ; il y a aussi plusieurs pharmacies.

Tous ces édifices sont construits sur la pente d'une très belle colline, ombragée par des arbres à bois et à fruits de toutes espèces qui y sont plantés.

Après la cessation des travaux du Canal beaucoup de maladies ont disparu si bien qu'il y a actuellement peu de mouvement

dans l'Hôpital et plusieurs salles sont fermées. Les malades ne dépassent pas le nombre de 100, alors qu'auparavant ils étaient 600 et plus. Le service était confié à 40 sœurs; elles ne sont plus guère qu'une vingtaine, dont l'une a connu personnellement D. Bosco.

Toutes ces constructions font grand honneur aux ingénieurs français qui, prévoyant les tristes conséquences de l'agglomération d'une foule de travailleurs adonnés à une rude besogne sous un climat ardent et dans des régions malsaines, décidèrent d'élever cet Hôpital aux vastes et belles proportions, destiné à arracher à la mort nombre de victimes.

Savez-vous bien qui est le chapelain de cet Hôpital? Un jeune prêtre du diocèse de Turin qui a fait ses études dans la Maison du Cottolengo; il a connu très intimement Don Bosco et les Supérieurs de l'Oratoire. Il m'entretint avec affection et enthousiasme de notre Pieuse Société et me parla aussi de musique, car il l'aime et la cultive avec art. Il se nomme D. J. B. Martino; ordonné prêtre ici il n'y a pas encore un an, il est très estimé par Monseigneur pour sa vertu et pour sa science. Sa Grandeur aime à l'avoir près de lui et il l'a nommé professeur à son Séminaire. Je passe en sa société de belles et longues heures, pendant lesquelles mon esprit se distrait des sombres pensées qui m'assiègent...

D. EVASIO RABAGLIATI, prêtre.

Carthagène, 28 février 1890.

Après 12 jours de séjour à Panama me voici à Carthagène depuis 8 jours dans la maison de M^{re} Biffi qui est absent pour visiter sa Mission. J'ai reçu ici la nouvelle de la mort de Joseph Éterno. Bien-aimé confrère! tu venais pour me donner ton concours et je n'ai même pas pu te saluer! Mais sa mort a été celle d'un saint. Bienheureux est-il! et infortunés sommes-nous qui nous trouvons les rangs bien dégarnis au moment d'entrer en campagne!

D'ici à deux heures je serai en route sur un petit vapeur qui arrive à l'instant. J'ai lu dans un journal de Bogota reçu ce matin les noms des Salésiens qui y sont arrivés; il y manque celui de D. Unia encore en voyage.

Le besoin de religieux dans ces régions est extrême et beaucoup plus grand que dans la République Argentine et dans le Chili.

Il y a plus de 70 paroisses sans secours spirituels et les prêtres sont peu nombreux. Qui sait si dans l'avenir il ne sera pas opportun de détourner vers ce point le courant de notre émigration salésienne? Qui sait ce que Don Bosco désire pour ses fils?... des Indiens?... des sauvages?

Le Président de cette République m'assurait l'autre jour que dans la seule Co-

lombie il y en a plus d'un demi-million, sans compter ceux de l'Équateur. Que Dieu inspire aux Supérieurs ce qu'ils doivent faire!

Aussitôt que possible j'écrirai le récit détaillé de mes voyages, afin d'être agréable à nos chers Coopérateurs.

Je vous baise humblement la main, vous demandant de bien vouloir me recommander aux prières de tous les confrères.

Je suis, très vénéré Supérieur Général,

Votre fils très affectionné dans le Seigneur
D. EVASIO RABAGLIATI.

LES SALÉSIENS A DINAN

Dans la lettre de Don Rua à nos Coopérateurs il est question (1) d'une Maison Salésienne récemment fondée à Dinan. C'est le 31 décembre dernier que les Salésiens sont arrivés à Dinan. Ils ont trouvé auprès de S. G. M^{re} Fallières, du clergé et de nos Coopérateurs, en un mot auprès de tous les vrais amis de l'enfance pauvre et délaissée, un accueil tout cordial. Au moment de la mise en pages, nous recevons un article que nous apporte un excellent journal de la région (2); nous nous faisons un plaisir de le reproduire, en attendant que nous puissions présenter en règle notre Œuvre de Dinan aux chers lecteurs du Bulletin. Ce sera pour le numéro de février.

On lit dans la *Semaine Religieuse* du diocèse de Saint-Brieuc :

« Nous saluons avec bonheur l'arrivée des Religieux Salésiens à Dinan. Ils viennent établir un Orphelinat dans les bâtiments du Cercle Catholique, qui leur ont été cédés; ils vont y installer des ateliers d'apprentissage.

» Depuis longtemps, les âmes charitables appelaient de leurs vœux un Orphelinat qui pût abriter, recevoir et élever les petits garçons privés par la mort de leurs soutiens et protecteurs naturels. Notre diocèse, qui renferme déjà plusieurs établissements de ce genre pour les petites filles, n'en possédait qu'un seul pour les garçons. Il était urgent de compléter sur ce point notre organisation charitable. Monseigneur n'a pas hésité un instant à assurer cet asile à l'enfance abandonnée.

» Les Pères Salésiens, qu'il vient d'appeler parmi nous, y apporteront ces sen-

(1) Pag. 4, col. 1.

(2) *L'Union Malouine et Dinannaise* du 11 janvier 1891.

timents de tendre et intelligente charité qui ont fait de Don Bosco le saint Vincent-de-Paul du dix-neuvième siècle.

» La nouvelle communauté a pour supérieur Don Ricardi, originaire de Nice, de la Maison des Salésiens de Marseille.

» Don Bosco avait depuis longtemps le désir de fonder un Orphelinat en Bretagne. Lorsque les membres du Comité directeur du Cercle Catholique lui offrirent dans ce but les bâtiments situés rue Beaumanoir, le saint religieux leur répondit par une lettre empreinte d'une ardente charité pour les pauvres enfants abandonnés. »

Nous croyons devoir en reproduire les principaux extraits. On ne les lira pas sans émotion :

« La Providence a constamment pris à tâche, dans ma vie déjà longue, d'ôter presque tout mérite à mon entier abandon à sa conduite, en plaçant sur mon chemin des dévouements admirables et des cœurs d'une incomparable générosité.

» Vous le savez, la France n'a pas été la dernière à me dispenser les trésors d'une charité qui se prête à toutes les misères, se transforme, se multiplie, en un mot, dans la mesure même où elle se prodigue.

» Vous venez de m'en donner une nouvelle preuve. Le Comité de Dinan, dont le zèle a sa racine dans sa foi bretonne, ce merveilleux granit surnaturel, y a puisé des sentiments d'un christianisme élevé; leur expression si heureuse et si profondément catholique ne pouvait que rencontrer ma foi, lui communiquer de nouvelles énergies et la réjouir par des espérances dont nous avons le gage plus haut que la terre.

» Je vous en dis merci avec l'émotion d'une reconnaissance qui ne suffirait plus à tous les bienfaits dont je suis comblé, si le Père Celeste des abandonnés ne la partageait pas avec moi.

» Toujours chrétienne et toujours fidèle, la noblesse et la vieille terre de Bretagne vient de m'apporter, dites-le lui bien, une de ces joies que Dieu seul peut procurer ici-bas : elle me donne des âmes. Qu'elle en soit bénie ! J'accepte ce présent divin, qui est l'héritage de Jésus-Christ, parce que j'espère, avec sa grâce toute puissante et le concours de la catholique Bretagne, le lui offrir un jour, enrichi de fruits de salut.

» Quand l'heure de Dieu aura sonné, mes fils mettront au service de vos chers abandonnés leur cœur et leurs bras, avec tout l'amour dont ils sont capables; et je les y enverrai avec un bonheur dont la pensée fait déjà ma consolation.

» Poser le pied sur ce sol breton d'où ont pris leur essor vers le ciel tant et de si grands Saints; parcourir votre bien-aimé pays, qui deviendra le mien, voilà l'espoir de mes dernières années; demandez et obtenez que le poids de l'âge et des infirmités ne me prive pas de voir par moi-même comment on sait chez vous aimer Jésus et sa divine Mère.

» Les prières de vos orphelins, celles de ma famille religieuse et les miennes sont assurées à tous les membres du Comité.

» Que Jésus, ami des pauvres, des petits et des abandonnés, daigne vous accorder, à vous et à tous ceux qui partagent vos travaux, la plénitude de ses grâces de choix.

» Je suis et demeure en toute affection votre serviteur reconnaissant et bien humblement dévoué

« Abbé JEAN BOSCO.

« Turin, ce 31 octobre 1887. »

Le rêve de Don Bosco n'a pu être complètement réalisé. Il ne verra pas son Orphelinat de Dinan, mais du ciel il protégera les jeunes déshérités recueillis grâce au dévouement de ses disciples.

GRÂCES de Marie Auxiliatrice

Contrat avantageux.

B***, 4 juillet 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a bientôt 2 ans, j'ai promis à Don Bosco et à Marie Auxiliatrice une petite ofrande de 20 francs toutes les fois qu'un certain chiffre d'affaires (très nécessaire à une maison de commerce où nous avons toutes nos espérances de la terre) se voit atteint. Ce chiffre n'a été atteint qu'une fois et cette fois-là je vous ai envoyé mon ofrande.

Depuis, par la faute d'un gérant, et je crois aussi pour nous éprouver, nous avons passé par des tranches épouvantables, et nous avons cru tout perdu. Nous avons même été à la veille de voir sombrer non seulement notre fortune, mais notre honneur dans la personne d'un des membres de notre famille.

Tout était désespéré; moi je n'ai jamais cessé d'espérer et je n'ai jamais cessé de prier Marie Auxiliatrice.

Depuis 6 mois tout se remet, et enfin, ce mois-ci, notre chiffre d'affaires est monté au chiffre désiré.

Espérons et prions Marie; priez-la, faites-la prier, pour que tous les mois j'aie à vous envoyer mon offrande, car ce sera bon signe.

T***.

Moyen de faire un heureux voyage

Lille, le 12 août 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Ci-joint une offrande de 40 francs pour vos orphelins: 1° 20 frs. en reconnaissance de la grâce que j'ai obtenue de faire dans d'excellentes conditions un long voyage, à une époque où ma santé précaire et un manque presque complet de forces inspiraient à tous de légitimes inquiétudes. 2° 20 francs pour avoir été exaucée alors que je demandais une faveur particulière pour mes parents. J'avais promis cette double offrande en cas de succès.

A***.

Action de grâces.

N***, le 10 août 1889.

MON CHER ET RÉV. PÈRE,

..... Je viens vous remercier des résultats des prières de vos pieux enfants à mon égard. Je suis complètement guéri de ma maladie. Les peines m'avaient tellement abattu que je ne pouvais plus me livrer au travail; je suis complètement remis, et je n'ai plus qu'à me recommander à vos prières pour obtenir un emploi quelconque ou des leçons. Voilà 8 mois que je suis sans place et je ne pourrai pas continuer longtemps avec mes faibles ressources. Si j'obtiens quelque chose je ne serai pas ingrat pour vos orphelins.

M***

Résultat d'une neuvaine.

P*** (France) le 23 août 1889.

MON TRÈS RÉV. PÈRE,

..... Je suis bien remise de ma triste maladie, à la suite de la neuvaine que vous avez eu la bonté de faire, les derniers jours de la vie de Don Bosco. Je désirerais bien que le *Bulletin* fit mention de cette grâce. Vous vous rappelez sans doute, mon révérend Père, que j'étais affreusement tourmentée de scrupules, d'idées noires et de désespoir; cette épreuve a duré treize mois.

P***

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire Ecclésiastique à l'usage de la jeunesse, par Don Bosco. Recommandée par L. M^{or}. Gastaldi, archevêque de Turin. Traduction française d'après la neuvième édition italienne. — Un beau vol. in-12 de 508 pages, édition soignée. Prix: 2,50; franco, 2,85

Un livre de Don Bosco se recommande de lui-même. Aussi pour présenter à nos lecteurs l'édition française de l'ouvrage dont on vient de lire le titre, nous contenterons-nous de reproduire, en guise d'article bibliographique, la préface de l'auteur et l'approbation de Mgr Gastaldi, archevêque de Turin.

Ce petit livre a été déjà plusieurs fois réimprimé, mais quelques éditions, faites sans le consentement et l'assistance de l'auteur, renferment des variations sérieuses et même des erreurs.

C'est pourquoi j'entends ne reconnaître comme mienne que la présente édition; les nombreuses additions faites à mon premier travail permettent de la considérer comme une œuvre entièrement nouvelle.

Pour le choix des faits à rapporter, pour le mode de l'exposition et la forme même du langage, je me suis attaché à ce qui m'a paru le plus à la portée du genre de lecteurs auquel s'adresse cet ouvrage. Toujours je me suis fait un devoir strict de suivre avec impartialité les auteurs contemporains ou les plus voisins de l'époque à laquelle se rapportent les faits exposés. Dans les questions douteuses, j'ai suivi les écrivains qui habitaient les lieux où sont arrivées les choses que je raconte.

Comme j'ai déjà publié un abrégé de l'Histoire Sainte, et un abrégé de l'Histoire d'Italie pour la jeunesse studieuse, il m'a paru sage de ne pas répéter ici ce qui a été dit dans ces ouvrages, sauf dans le cas où cela deviendrait indispensable.

A la fin de ce petit livre, j'ai placé la chronologie des Papes et un petit dictionnaire qui fournit une courte explication des noms plus difficiles à comprendre et rend ainsi beaucoup plus aisés l'étude et la lecture de l'Histoire Ecclésiastique.

Pour la chronologie des trois premiers siècles, j'ai suivi les auteurs les plus accrédités et surtout le cardinal César Baronius, le Père de l'Histoire Ecclésiastique. Afin d'éviter certaines questions embrouillées au sujet de quelques pontifes, j'ai cru devoir m'en rapporter absolument à celles qui se conservent dans la basilique de saint Paul, à Rome, et que l'on publie chaque année, dans les annuaires pontificaux.

Je serais très reconnaissant aux personnes qui trouveraient des points defectueux, douteux, erronés, d'avoir la bonté de me les signaler, afin d'être à même de les modifier pour le bien général et la gloire de notre sainte religion Catholique.

Que Dieu bénisse tous ceux qui liront ce livre avec bienveillance, qu'il daigne nous conserver toujours, eux et moi, dans l'esprit de notre sainte Église. Tous ensemble demandons avec ferveur de voir arriver bientôt le jour où les hommes ne formeront qu'un seul bercail, guidés ici-bas par un seul Pasteur visible, et que tous nous puissions ensuite jouir de la Gloire du Ciel.

Ainsi soit-il.

Nous avons attentivement lu et examiné l'abrégé d'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, écrit par le très Révérend Don Jean Bosco, fondateur de l'Oratoire et de la Pieuse Société de saint François de Sales. Nous l'avons trouvé très utile à notre époque, et très propre à donner à tous ceux qui, pour quelque motif que ce soit, ne peuvent se livrer à une étude plus approfondie et plus étendue, des connaissances suffisantes sur une science aussi nécessaire que l'est aujourd'hui l'histoire de l'Église de Jésus-Christ.

Non seulement nous approuvons cet abrégé mais nous le recommandons chaudement à tous ceux qui ont du zèle pour notre sainte religion, et spécialement à tous les maîtres d'école, et à tous ceux qui ont à cœur l'éducation chrétienne de la jeunesse.

De notre Séminaire de Turin, en la fête de saint Joseph, 1872.

† LAURENT, *Archevêque*.

En route, Causeries sur la Religion, par l'abbé Lazare Arnaud, aumônier à Marseille. — Un vol. in-12 de 278 p. Prix : 1,50; franco, 1,75

« Les vérités capitales dont s'occupe cet ouvrage, ces vérités sur lesquelles il est opportun plus que jamais d'attirer l'attention, sont exposées avec clarté et appuyées des preuves les plus solides. La facilité du style, parfois son originalité en rendent la lecture fort attrayante. » Ce jugement de l'examinateur chargé par l'Évêché de Marseille de présenter un rapport sur: EN ROUTE, a motivé l'approbation épiscopale dont l'ouvrage a été honoré.

Nous souscrivons d'autant plus volontiers à l'appréciation citée plus haut, que nous avons pu la faire nôtre, après avoir lu avec intérêt, plaisir et profit ces *Causeries* où la tête et le cœur trouvent largement leur compte. Rondeur charmante, affabilité chrétienne, entrain tout français, voilà, croyons-nous, le condiment habituel des vérités très hautes et souverainement importantes que l'auteur est amené à servir en vagon à des interlocuteurs variés. Par les temps qui courent, il fait bon porter avec soi sa *trousse* de polémique: que de bien l'on peut semer sur sa route, si l'on est en mesure d'opposer, sous une forme familière et charitable, quelques notions précises, aux fantaisies pseudo-théologiques des gens à courte science, dont la bonne foi a été surprise ou chez qui les passions règlent la nature du dogme et en fixent les limites. La table des matières de: EN ROUTE dira si nous avons tort de voir dans cet ouvrage une *trousse* de polémique de voyage. Voici le titre des *Causeries*:

L'Église. — Les Miracles. — Les Mystères. — L'Existence de Dieu. — Jésus-Christ. — Le Spiritisme et l'Enfer. — L'Inquisition. — Hors de l'Église point de Salut — Si l'homme n'est qu'un singe transformé. — La Paupéris. — Bienheureux les Pauvres — La Confession.

Ajoutons que ce livre est le premier-né de l'Imprimerie Salésienne de l'Oratoire Saint-Léon à Marseille. Ce titre est une recom-

mandation qui, en librairie et pour des clients ordinaires, n'aurait guère, nous le voulons bien, qu'une portée assez relative au point de vue du chiffre d'affaires. Mais nos clients sont en même temps nos Coopérateurs, les amis de nos Œuvres et les protecteurs-nés de nos orphelins; dès lors, pourraient-ils n'avoir point un faible à l'endroit du premier ouvrage mis au jour par une Imprimerie fondée par eux et qui attend d'eux le travail et le succès? Qui voudra n'être pour rien dans ces deux bénédictions professionnelles promises aux tout petits ouvriers de Don Bosco?

Un Ex-Voto à notre Dame de Lourdes

1 vol. in-12 de 450 pages Prix : 3,50

— « Qu'est-ce que cet Ex-Voto à N.-D. de Lourdes? Est-ce que tout n'a pas été dit — et bien dit — sur Lourdes et les épisodes miraculeux qui s'y sont produits?... »

Voilà la première réflexion qui vient à l'esprit avant d'ouvrir le nouveau livre de M. Th. de Caër, dont le nom est bien familier aux lecteurs du *Monde* et de l'*Univers*... Mais, à peine en a-t-on commencé la lecture, qu'on s'aperçoit bien vite qu'il n'y a là aucune redite, aucun double emploi. Il s'agit, en effet, d'un fait particulier et encore inédit: de l'« Histoire intime et authentique d'une nouvelle guérison ».

Aussi, est-ce pour nous un devoir et une joie de recommander à tous nos lecteurs sans exception le beau et bon livre de M. de Caër. — « *Tolle et lege, prenez et lisez* » leur dirons-nous. « Quel que soit votre âge, à quelque condition que vous apparteniez, vous trouverez, dans ces pages émues, délicates et saines, de quoi satisfaire votre piété, votre cœur, votre esprit ».

Cet Ex-voto se lit comme un roman, bien qu'il ne soit point un roman. C'est au contraire une histoire vraie de tout point, dont les personnages sont encore vivants pour la plupart.

On y rencontre aussi, mêlés au récit, d'illustres morts: Mgr de Ségur, par exemple; M. Dupont, « le saint homme de Tours »; le vénérable curé d'Ars; le regretté P. Sempé, le digne gardien du sanctuaire de Lourdes; le P. Olivaint, le martyr de la Commune... Rossini lui-même, l'immortel auteur de *Moïse* et du *Stabat*, se trouve mêlé à l'un des épisodes les plus saisissants de cette touchante et dramatique histoire.

Mais il y a plus que des noms illustres et des faits dans cet Ex-voto. Il y a une action serrée, homogène qui n'est pas sans analogie avec le *Récit d'une Sour*. Comme dans le « livre-confiance » vingt fois réédité de Mme Graven, il s'agit ici d'une jeune femme disputant à la mort les jours d'un mari tendrement aimé. Mais, plus heureux qu'Albert de la Ferronais, — le héros de Mme Graven, — le principal personnage de *Un Ex-Voto*, après avoir été aveugle, et abandonné — mourant — par les plus célèbres spécialistes parisiens, recouvre pleinement la santé à la suite d'un pèlerinage à Lourdes qui se prolonge quatre mois... Mais après quelles poignantes péripéties!...; à l'aide de quels héroïques dévouements!.. C'est ce que nos lecteurs verront en lisant le nouveau volume de M. de Caër, auquel nous promettons, avec tous nos confrères des journaux catholiques de Paris, un succès aussi étendu que mérité.

En vente dans toutes les Librairies Salésiennes.

Piæ lectiones in usum cleri. *Manuel des Séminaristes et des Prêtres. A introduire dans tous les Séminaires et autres institutions scolaires du clergé séculier et régulier.* Un élégant vol. petit in-16 de xx-400 pag. Prix franco : 2,35

Liber quem tibi exhibeo, pie lector, primum in lucem prodivit Vindobonae. Quis primus eius auctor fuerit, nos penitus latet. Verum quum excellentis libri magni momenti sit, non quis fuerit auctor inquirere, sed quae doceat exequi, optimum factu putavi, si hoc opus tot doctorum laudibus comprobatum, nunc primum apud Italos clericorum gratia excuderem. Tot autem virtutibus nitet, adeo sunt multa ex Sacra Scriptura, ex Patribus, atque ex Conciliis deprompta, ad multa perutilia tum ad clericorum animum doctrina imbuendum, tum ad eorum vitam moresque recte fingendos, ut omnium, quae ad ecclesiasticam disciplinam et morum sanctitatem spectant, velut absolutissimum compendium habeatur. Revera ubi primum apud Germanos in lucem prodivit, summis laudibus elatum fuit, atque ecclesiasticis viris, quorum gratia erat conscriptum, adeo placuit, ut omnes in deliciis habuerint, et uberes ex eo fructus perceperint. Nec mirum. Nam si quis hoc opus vel leviter attingat, statim comperiet eius auctorem ea fuisse doctrina praeditum, eo pietatis et religionis studio incensum, tamque mira hunc librum suavitate perfudisse, ut ad animos coelesti prorsus doctrina erudiendos, ad pietatem fovendam, denique ad christianae perfectionis viam clericis muniendam peropportunos dicendus sit.

At tam praestantis operis hac nostra aetate frustra unum aut alterum exemplar requiras. Quamobrem cogitanti mihi hoc esse Salesianorum Sodalitatis officium, non modo christianae puerorum institutioni prospicere, adolescentes litteris et artibus erudire, fidei lucem ad barbaras et longinquas gentes afferre, sed et optimis libris edendis sedulam operam navare, consilium fuit hoc opus nuperime Salesianorum typis excusum in vulgus emittere. Quod quidem ecclesiasticis viris probatum iri confido. Quum enim hic liber optimis sententiis, et saluberrimis praeceptis refertus, tum pietati, tum ecclesiasticae disciplinae fovendae mire inserviat, fieri nequit, quin hunc assidue legentes maximam inde utilitatem percipiant. Praeterea si, ut omnes fatentur, si, ut saepissime admonebat Salesianorum Sodalitatis auctor idemque nostrum suavissimus parens Ioannes Bosco, nihil magis confert ad animarum salutem, nulla alia re ecclesiastici viri facilius laborum suorum fructum percipiunt, quam si vitae integritate et morum sanctitate omnibus praesent, et *potentes in opere et sermone vere sal terrae et lux mundi* habeantur, nemo non videt utilissimum fore hunc librum, qui attente perlectus, ea profecto suppedabit,

quibus et conveniens clericis doctrina, et christiana perfectio comparatur.

En tenes, pie lector, qua potissimum causa hoc opus aggressus sim; habes novam huius libri editionem, quae, quam diligenter emendata et quot curis expolita nunc in vulgus prodeat, tute ipse cognosces. Nam curandae editioni vir clarissimus praefuit, in primis eruditus, et de re litteraria deque recta puerorum institutione optime meritus. Hic est Sacerdos Ioannes Lanza, qui in hoc munere obundo adeo se strenuum et industrium egit, ut ab elegantioribus merita ei gratiae sint habendae.

Utere igitur hoc opere, hoc quotidie perlege, ut eius doctrina penitus enutritus, atque ad eius praecepta vitam moresque componens, tibi et animarum saluti recte prospicias. Vale.

(Editor Salesianus).

Librairie Salésienne, 32, rue Cottolengo, Turin.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Novembre-Décembre 1890.

France.



FRÉJUS: M. l'abbé Arnaud, *Hyères.*

NIMES: M. l'abbé Besson, chanoine prébendé, *Nîmes.*

PARIS: Le R. P. Grégoire de St.-Joseph, carme déchaussé, *Passy-Paris.*



ANGERS: M. Lachèze, *Angers.*

FRÉJUS: M^{me} V^{ve} Aléard, *Toulon.*

GRENOBLE: M^{me} Adèle Guillet, *Tullins.*

NICE: M^{lle} Marie-Flore-Augusta Jullien, *Nico.*

PARIS: M^{me} de Mylo, *Paris.*

— M^{me} Clémence Bucheron, *Paris.*

ROUEN: M. de Tournion, *Colmoulin.*

TOULOUSE: M. le vicomte Clodomir d'Uzèch, *Château de Mailholas.*

Étranger.



ANGLETERRE: M^{me} Leeming, *Lancaster.*

BELGIQUE: M^{me} Isabelle Bosquet, chanoinesse, monastère de Berlaymont, *Bruxelles.*

ITALIE: M. Joseph Quey, *Brusson (Aoste).*

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à **D. Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. *L'inscription sur cette liste est gratuite; quand une offre d'accompagnement la demande d'inscription, cette offre figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire.* — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres devront avoir bien fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Author. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
1891 - Imprimerie Salésienne.